

# Dans l'homme, tout est bon (*Homo homini porcus*)

À nos amis : Laurent Alexandre, Claude Allègre, Jean-Claude Ameisem, Henri Atlan, Jacques Attali, Robert Badinter, Alain Badiou, Christian Bataille, Alim-Louis Bénabid, Bernard Bigot, Bruno Bonnel, Gérard Bronner, Pascal Bruckner, Jean-Pierre Chevènement, Vincent Courtillot, René Frydman, Louis Gallois, Pierre-Benoit Joly, Alain Juppé, Jean de Kervasdoué, Etienne Klein, Louis Laurent, Anne Lauvergeon, Philippe Marlière, Jean-Luc Mélenchon, Alexandre Moatti, à la revue *Multitudes*, à Xavier Niel, Jean Peyrelevade, Jean Therme, Serge Tisseron, à tous ceux qui luttent pour le Progrès et contre l'obscurantisme catastrophiste et réactionnaire.

« *Que voulons-nous ? – TOUT !* »  
(sous-titre de *Tout*, journal de Vive La Révolution)

« *Nous chions sur toutes les normes* »  
(lu sur une banderole du GAG, le Groupe Anarchiste Galactique)

À ceux qui s'étonneraient du langage et de l'origine des exergues surplombant ce discours, je dirai que les demi-mots sont aussi passés de mode que les demi-saisons et qu'en dernier recours, c'est l'ennemi qui nous ouvre l'issue de l'impasse que l'on croyait sans faille. Cet ennemi, aussi risible soit-il, nous sauve à son insu, pour peu que nous sachions le voir. Que nous sachions saisir au vol ses oracles divagués, ses « mots d'ordre révolutionnaires » et leur restituer leur sens profond et positif.

Nous vivons une époque intéressante. Il n'est bruit que de catastrophe, d'apocalypse, d'effondrement. Il est normal qu'une plèbe dépassée cède à la panique et confonde la fin du monde avec sa fin propre. Comment des êtres nés au fond d'une fosse et y ayant toujours rampé pourraient se figurer d'autres êtres, d'autres lieux, au-delà du ciel qui leur bouche la vue. Comment pourraient-ils croire que l'écroulement de leur puits, la noyade et l'enfouissement sous la boue n'est pas la fin du monde ni celle de l'humanité. Rien ne sert de pleurer sur ce qui fut consumé depuis deux siècles que les glaces de l'Antarctique archivent le plomb des navires-usines, des baleiniers, des phoquiers, des cargos du Cap Horn, des mines de charbon et des industries métallurgiques du Chili, du Pérou, d'Australie et d'Afrique du Sud.

Nul besoin de chercher des coupables parmi les entrepreneurs et les héritiers des dynasties économiques. Si crime il y a, nous sommes tous coupables. Nous avons tous profité du progrès comme l'indique le terme d'« anthropocène » élu par les scientifiques pour désigner ce temps où nous dévorons plus tôt chaque année le revenu de notre capital planétaire et ce capital lui-même. En revanche, les titans qui par leur audace et leur énergie ont conquis les cimes du ciel et leur place au soleil ne peuvent s'abandonner aux paniques populaires. Ils doivent, eux qui jouissent d'une *Weltanschauung*, d'une vue sur le monde, l'envisager d'un œil froid et impersonnel, aux seules lumières de la raison. Et l'ayant considéré, eux qui sont les seuls à savoir, à vouloir et à

pouvoir tout à la fois, ils doivent prendre les décisions rationnelles et sans retour pour aller de l'avant comme ils l'ont toujours fait. Le troupeau meuglera comme toujours aussi. Le commun n'aime que ce qu'il connaît, ses murs resserrés, la cage de ses habitudes, la roue du perpétuel retour. Si on avait écouté les vieux, nous en serions encore à courir nus dans les forêts et à prier les arbres et les bêtes. L'arriération pèse de son poids mort contre tout progrès : le feu, la roue, le chemin de fer, l'énergie nucléaire, l'ingénierie génétique, etc. Il fallut toujours lui faire violence pour obtenir sa coopération et accéder aux stades supérieurs de l'humanité. Ainsi les paysans sédentaires repoussèrent les chasseurs nomades vers les fonds de montagnes et de forêts pour s'emparer des meilleures terres. Les esclaves ont creusé les mines des âges du bronze et du fer comme ils ont cultivé les domaines de l'Antiquité. Ce sont les pirates marchands, Phéniciens, Vikings, Conquistadors, qui forcèrent les voies du commerce global et ouvrirent les Indes et les Amériques à la mise en valeur. Ce sont les propriétaires terriens et les capitaines d'industrie qui ayant chassé les paysans de la terre enchaînèrent les ouvriers aux machines. En a-t-on entendu des pleurs, des menaces, des diatribes ! Toute la lyre chrétienne et romantique ! Tout le tambour anarchiste et socialiste ! Et puis quoi ?... Rien. Ce sont les ouvriers qui ont vaincu leurs prétendus libérateurs. Il faut être bien essentialiste et bien peu matérialiste pour s'imaginer qu'il existerait une « dignité humaine » de naissance, intrinsèque et irréductible aux conditions sociales et pratiques qui façonnent le porteur de cet invincible caractère. **La pâte humaine est labile et malléable à souhait.** Elle s'adapte jusque dans les camps d'extermination. On la modèle. On la forme, déforme, réforme. On en fait ce qu'il faut, quitte à modifier le matériau lui-même. C'est la tâche des ingénieurs des hommes. La sélection fait son œuvre. Ayant lâché toute espérance, les ouvriers survivant au choc initial se firent très bien à l'usine et au mode de vie industriel. Comme s'ils n'avaient rien connu d'autre – et de fait le souvenir des vies antérieures mourut de leur mémoire. Aussi vite qu'était morte la mémoire des sauvages, des esclaves et des paysans. Ils devinrent en quelques générations d'avidés convives au festin de la nature, mordant à pleine gueule le gâteau servi par la société de consommation et ne bataillant que pour arracher de plus grosses bouchées.

Ce sont les technocrates, enfin, à l'ère technologique du capitalisme planétaire unifié, qui construisent la machine à tout faire, évinçant l'humain de sa propre reproduction après l'avoir évincé de toute production. Eh quoi ! La paresse n'est-elle plus le moteur du progrès ? Tout le sens de l'histoire n'était-il pas d'aboutir à la toute-puissance ? À l'état d'heureux et génial fainéant servi par les machines et doté d'une rente perpétuelle ? Devons-nous pleurer d'atteindre aux fins de l'homme ? Fi des jérémiades judéo-chrétiennes, de la rédemption par la souffrance et le travail, de la moraline de l'effort et du devoir – au nom de quelle transcendance, je vous prie ? De quelle nostalgie rance et réactionnaire ? **Comme le disent les « anarchistes galactiques », nous qui désirons sans fin, nous n'avons que des droits et nous les avons tous.** L'activité humaine ayant réalisé l'utopie de l'abondance et de l'oisiveté assistée par ordinateur se livrera tout entière à la création et à l'invention de désirs nouveaux. L'émancipation est une galaxie en expansion accélérée, illimitée. Elle s'impose à la vitesse des accélérations technologiques qu'elle inspire et qui la réalisent en retour. Les obscurantistes peuvent bien s'opposer au progrès, ils ne peuvent l'arrêter quand le fait accompli bouleverse sans phrase l'ordre établi, abolissant du même coup les normes oppressives et les possibilités d'opposition. Eux-mêmes, alors, doivent changer ou disparaître. Nous serons bientôt des machines à vivre supérieures, intégrées à la machine universelle, au fonctionnement optimal et perpétuel, et dotées de ces pouvoirs que les religions attribuaient aux dieux. Il nous faut cependant, franchir d'abord le dur détroit des circonstances.

Chacun sait que nous traversons une crise sans qu'il soit besoin d'alourdir le propos par des citations et des chiffres qui donnent du poids à l'auteur et de l'ennui au lecteur. Chacun sait aussi qu'une crise est un moment de tri entre ce qui paraît et ce qui disparaît. Un moment d'exubérance, de chances multiples, contradictoires, parallèles, divergentes, convergentes, une

explosion de possibles plus excitants les uns que les autres, mais bien sûr, il faut que l'ancien disparaisse pour qu'apparaisse le nouveau.

Nous avons mangé la forêt, et alors ? Il faut bien vivre. Nourrir les chasseurs, les paysans, les machines à vapeur, les cyborgs. Il faut bien mettre les gens quelque part. Nous serons 9 milliards en 2050 – ne cédon pas au catastrophisme. L'anthropocène commence il y a 800 000 ans avec la maîtrise du feu, il y a 8000 ans avec la mise en culture de l'Europe et de l'Asie mineure, il y a 5000 ans avec le méthane résiduel des rizières chinoises. Il y a 3400 ans avec les mines de cinabre vermillon des Chavins et des Incas dont les traces de mercure affleurent aujourd'hui les lacs péruviens. Il commence à la même époque chez nos ancêtres gaulois, avec l'exploitation proto-industrielle des puits à saumure de Lorraine et l'abattage des chênes, des hêtres, des noisetiers et jusqu'aux buissons qui servaient à chauffer la saumure pour en extraire le sel. Un produit rare et coûteux, nécessaire à l'alimentation du bétail et à la conservation des vivres qui fit la fortune de l'aristocratie locale.

Nous avons mangé la forêt ; du bœuf, du soja, de l'huile de palme, du caoutchouc, du bois de construction ; Bornéo, l'Amazonie, le Congo, le Cambodge, le Mékong, et nous en avons tous croqué. Elle a nourri la croissance et toutes les bouches du monde en voie de prolifération. Fallait-il la réserver à quelques poignées de nudistes, amateurs de viande de brousse, de pécaris et de fourmiliers, pilleurs de miel et de fruits sauvages ?

Les sauvages voulaient ce que nous avons – et c'est pour cela que nous l'avons. Ils n'ont pas la nostalgie de la boue. Ils ne veulent pas revenir à la nature comme le prêchent les geignards primitivistes qui rêvent de nous faire marcher à quatre pattes. Ils veulent ce que nous voulons, tout le confort d'un habitat-machine automatisé, sous la voûte d'une cité globale.

Cela se dit depuis longtemps déjà au sein des élites bioniques, l'épuisement des milieux exploités et le chaos climatique nous ouvrent des perspectives comme nous n'en avons pas connu depuis les Grandes Découvertes. Colonisation des océans qui couvrent les trois quarts du globe, de l'Australie, de l'Antarctique, de la Sibérie, du Groenland, du Nord Canada, de l'Alaska, de l'Amazonie et du Congo, ouverture d'une voie de navigation arctique, destruction de centaines de cités industrielles, telle Détroit, et construction de milliers d'écocités à énergie positive, climatisées grâce aux rejets de chaleur des centres de mégadonnées, comme au Val d'Europe, près de Paris. Le mythe de l'épuisement des ressources fossiles est le meilleur stimulant à la prospection. Le Pacifique, la Méditerranée, l'Égypte, Israël, le Liban, les deux pôles, le Mozambique, la Tanzanie, l'Irak, l'Afghanistan, la Mongolie, la Bolivie regorgent d'eldorados gaziers, pétroliers, minéraliers. Les découvertes de gisements gigantesques se multiplient, à l'exploitation toujours plus rentable quelles que soient ses conditions extrêmes : miracle de la pénurie et du génie technologique.

Jean-Luc Mélenchon et les dirigeants de la gauche progressiste ont raison. Nos abysses restent à explorer. Nous ne connaissons pas le dixième des grands fonds, aux épais tapis de cuivre, de zinc, d'or, d'argent, de manganèse, hauts de dizaines de mètres. Sans compter les trésors de terres rares, de lithium, d'uranium, de cobalt, de platine, de nickel, de sélénium, de molybdène, de tellure, de bismuth, de baryum, d'iridium, de lanthane, de cérium, d'yttrium qui s'amassent autour des fumeurs. Au bord des failles tectoniques où l'eau s'engouffre jusqu'aux poches de lave pour s'y charger de particules métalliques, avant de rejaillir en panaches brûlants, des millénaires durant.

L'océan est de plus en plus acide ? Coraux et planctons sont rongés ? Qu'importe, les continents de plastique et les myriades de particules qui s'étalent à sa surface permettent aux micro-organismes de prospérer au soleil, grâce à une photosynthèse accrue ; une digestion stimulée de CO2 atmosphérique.

Salut Vieil Océan, nous avons mangé la forêt et maintenant c'est ton tour. Les poissons, c'est bientôt fait. Idem coquillages et crustacés. Algues et plancton sont au menu. Vieil Océan, vaste et vierge, tu seras notre première sortie de la Terre. Nous créerons des bulles dans tes profondeurs, à l'abri des nuisances et des excès de température. Nous y trouverons notre provende et de

l'oxygène à profusion, qu'il suffira d'extraire. Nous aurons des centaines d'années devant nous pour y mettre au point la fusion nucléaire, propre, efficace, bon marché, afin d'alimenter nos vaisseaux interstellaires. Certes, à un centième de la vitesse de la lumière, il faudrait encore un millier d'années pour atteindre les étoiles les plus proches, mais le génie génétique allongera nos durées de vie après avoir fait de nous des hommes-poissons, des siréniens amphibies – qu'y a-t-il d'impossible à la génétique ?

La légende du « stress hydrique » entraîne la création d'un marché de l'eau global, nécessaire à une saine gestion de la ressource, régulation et valorisation. Nous exporterons l'eau douce par canalisations sous-marines, des Bouches du Rhône vers la Catalogne, du Midi vers l'Algérie. Nous détournerons le Yangtsé pour approvisionner les cultures, les villes et les usines chinoises. Nous retournerons l'Ob, l'Yrtych, l'Ienisseï, la Lena pour abreuver les zones peuplées d'Asie centrale, plutôt que les déserts de Sibérie. Qu'importe l'assèchement des fleuves alors que nous disposons de la fonte des banquises, de 500 000 km<sup>3</sup> de réserves d'eau douce sous les fonds marins et d'aquifères cent fois supérieurs aux pluies annuelles sous le continent africain. Sans compter les 16 000 usines de dessalement déjà à l'œuvre dans 150 pays qui nous offrent la mer à boire. Nous te boirons, Vieil Océan. Chaque destruction, chaque épuisement prétendu, nous découvre de nouvelles ressources, de nouveaux marchés, de nouveaux jaillissements de croissance.

La prétendue crise des sols est une aubaine pour les campagnes arriérées. Madagascar, le Soudan, l'Éthiopie, le Congo, les Philippines, l'Indonésie, le Laos vendent et louent des millions d'hectares au Japon, à la Chine, à la Corée, à l'Arabie Saoudite, aux Emirats Arabes Unis. Les agro-industriels suisses, allemands, français investissent la Roumanie et l'ex-Allemagne de l'Est. En Ukraine et en Hongrie, ce sont les entrepreneurs des villes qui fondent de grands domaines, modernisent l'agriculture et l'orientent vers des productions rentables : Ethanol et agrocarburants, hévéas, canne à sucre, huile de palme, fleurs coupées, etc. La plupart des paysans sont avides de vendre, d'avoir un emploi sur le domaine ou de partir vers les Zones Economiques Spéciales. Ce qu'ils veulent, c'est une machine à habiter, avec une boîte à images qui bougent, l'eau chaude et l'électricité ; et non pas une tanière puante où patauger toute leur vie dans le fumier et la boue des rizières. Nous n'avons pas le choix. L'économie a besoin d'usines, d'autoroutes, de centres commerciaux, de déchets, de tourisme, de parkings, de barrages, de centrales nucléaires, de lignes électriques et ferroviaires, de stades, de golfs, de résidences secondaires et non pas de pléthores peuplées grattant leurs parcelles en famille, avec trois vaches et dix canards. Ils se font très bien à la ville. Ils ne reviennent jamais à la campagne. En Afrique, dans les bidonvilles, ils cultivent des légumes dans des sacs de terre. En Chine où l'on rase les tumulus funéraires pour gagner des sols, ils aménagent caves et balcons en potagers. C'est ingénieux, et ainsi, comme Candide et ses compagnons, éloignent-ils d'eux les trois grands maux de l'ennui, du vice, et du besoin. Quant aux agitations, en Inde, au Brésil, aux Philippines, nous avons des méthodes de traitement. Trois paillotes brûlées, un tas de corps boueux, un meneur scié entre deux planches, et place au tracteur. De toute façon, aucune jacquerie n'a jamais fait reculer la roue de l'Histoire ; et moins que jamais, aujourd'hui qu'il n'y a plus de jacques.

**Le monde s'urbanise, les villes verdissent.** Nous lançons des cités flottantes, des villes amphibies bâties sur des pontons, des polders, des îles artificielles, aux Pays-Bas, en Corée, au Japon, en Chine, au Brésil et dans les émirats. Des villes en vase clos, automatisées et climatisées. Nous édifions des Babylones vertigineuses, enchevêtrées de jardins suspendus, de toits et de terrasses végétalisés où prolifèrent les petits oiseaux si chers aux cœurs des animalistes. Des monades urbaines, verts gratte-ciel de 50 étages pour nourrir 50 000 personnes. Tours maraîchères et d'élevage, où produire fruits et légumes, poules et poissons, veaux, vaches, cochons, crevettes. Des fermes verticales plus économes en eau et en énergie fossile que les fermes de plein air, et pourvoyeuses de nourriture fraîche. Qu'y a-t-il d'impossible à l'agronomie ? Ici, nous récoltons des tomates à la tonne, même en hiver, sous des bulles de verre

chauffées, aseptisées et gérées par ordinateur. Les fruits plongent leurs pieds dans des cubes de laine de roche, fournis en eau et nutriments par l'ordinateur qui régule la chaleur et l'hygrométrie. Nous cultivons hors substrat, simplement suspendues sur des grilles, des semences aux fertilités centuplées, grâce aux nutriments vaporisés sur les plantes. Voyez Akademia, la nouvelle ville verte de 350 000 habitants, aux tours de 400 mètres dans les forêts de l'Oural. Voyez Masdar, Dubaï, Durrat Al-Bahrain et les dizaines de nouvelles cités qui hérissent la Péninsule d'Arabie. Qu'importe la fonte des neiges dans les Alpes, ici, on skie sous dôme et sur neige artificielle.

L'eau peut monter et les sols sombrer. Nous avons déjà embarqué les espèces à bord de nos arches insubmersibles. Toutes les semences de plantes, de bêtes et d'hommes dans nos banques réfrigérées, blindées, cachées, retranchées, aux Spitzberg et autre Kamtchatka. Nous avons les 3 millions de variétés, les 100 000 sortes de riz, les 200 000 graines de froment, 80 000 de maïs. Nous avons les 14 000 légumes et les 4000 pommes de terre. Nos trésors génétiques, amassés et gardés par les Etats, les fondations, Rockefeller, Bill et Melinda Gates, par Syngenta, la société mondiale des semences, par le Fonds mondial pour la diversité des cultures, les organismes publics et les entreprises privées. Nous avons tout pris, tout prévu. Nous sommes prêts à l'action contre les catastrophistes et les prophètes de malheur qui répandent de faux bruits et tentent de semer la panique parmi les numéros.

La pollution atmosphérique suscite un marché de l'air : séjours en altitude, dômes antipollution, masques purificateurs équipés de filtres à particules, bouteilles et masque à oxygène. Qu'importe la hausse de 7 mètres des océans et celle de 5° de la température, d'ici 2100, qu'importe le naufrage de Nauru, Tuvalu, des Kiribati, Maldives et autres micronésies, l'emballement des tempêtes, des ouragans, des sécheresses, des canicules, notre conquête du monde ne fait que commencer et il nous reste 4 milliards d'années pour faire celle de l'Univers.

Mais le plus riche filon en termes d'avenir et de retour sur investissement, c'est celui de l'extraction et de la transformation de matière grise. Autrement dit l'économie cognitive de la technocratie. Évaluations et solutions, réhabilitations éparées et partielles, conception de nouveaux modes de vie et de néo-milieus, adaptations et modifications de populations, recyclages, transitions, alternatives, etc. Nous avons tout compté, pesé, mesuré. La prise directe (eau, nourriture, bois, etc.), la régulation (stockage du carbone, filtrage des eaux, fixation de l'érosion), les loisirs, la santé, etc. Nous savons le coût et le prix de chaque fourmi. Nous savons qu'en comptant la pêche, le tourisme, le traitement des eaux, la protection côtière, les massifs coralliens nous rapportent 5 à 10 000 euros par hectare et par an ; des milliers d'hectares, des milliards d'euros. Nous connaissons le prix moyen d'un hectare d'eaux et forêts - 970 euros - y compris le bois (90 €), la qualité de l'eau (90 €), les services récréatifs (200 €), la fixation et le stockage du carbone (500 €). C'est facile, il suffit de demander aux numéros combien ils sont prêts à payer, en transports et en droit d'accès, pour se promener dans les bois. **Il faut payer pour tout, la gratuité incite au gaspillage.** Nous connaissons le prix du Congo : 160 millions de dollars pour l'exportation du bois - un milliard pour l'usage local en combustible, un autre milliard pour la viande de brousse que mangent les locaux, 500 millions pour le rôle de digue contre les inondations que joue la forêt et encore 500 millions de rente pour nos élites locales. Total : trois milliards de dollars par an pour sauver l'autre « *poumon de la planète* ». Exorbitant. Mieux vaut laisser le marché de l'air réguler production et consommation. Nous savons qu'il faudra payer 150 milliards d'euros par an la main d'œuvre et les machines qui feront à la place des abeilles le travail de pollinisation, comme aujourd'hui en Chine. Et alors?... Ce sont des emplois verts, de la croissance verte, du capitalisme vert, un *green New Deal*, les syndicats nous applaudiront. Les chômeurs et les *exclus* retrouveront leur estime de soi, ils seront provisoirement utiles. Nous savons qu'en 2050, la perte de biodiversité nous coûtera 14 000 milliards d'euros par an, 7 % du produit mondial brut. Un coût marginal, de simples externalités à côté de ce que nous rapporteront les taxes et les crédits carbone, les permis de polluer et de détruire. Quand il faut lâcher du gaz, on lâche, et l'on paye les droits pour lutter contre le réchauffement climatique.

Cela fait longtemps qu'aux Etats-Unis, la *philophysique*, les bonnes œuvres en faveur de la nature, constitue un secteur économique et financier. Quand il faut raser, on rase, et l'on achète des unités de biodiversité équivalentes à celles détruites, auprès des banques de compensation. Voyez ces plantations de tournesols à Tchernobyl et Fukushima pour absorber le césium des terres radioactives, la reconstitution du *coussoul*, le vieux sol de la Crau, au domaine du Cossure. Des ingénieurs, des machines, des millions d'euros. Une prouesse d'ingénierie écologique. Mais qu'y a-t-il d'impossible à l'ingénierie écologique ? Elle peut lâcher des myriades de fourmis granivores dans la même plaine de la Crau pour y boulotter les fuites noires des raffineries de Fos, recycler par les plantes l'arsenic des mines d'or, lâcher des bactéries génétiquement modifiées pour digérer le mercure, le chrome, le cadmium, les PCB, les récoltes de tournesols radioactifs, et transformer les flaques noires en eau et dioxyde de carbone. Elle peut dépolluer, restaurer les forêts du Brésil dévastées par l'industrie minière, reboiser les savanes du Niger, recréer les marais d'Irak, les coraux d'Antigua-et-Barbuda, les tourbières des Ardennes, ramasser les centaines de tonnes de ferrailles abandonnées depuis des lustres aux îles Eparses. Elle peut redessiner les sites, drainer les pluies, verser des tonnes de compost, planter des mousses, des herbes, des arbres. Il n'y a pas de terres mortes, seulement des sites plus difficiles, plus longs, plus chers à raviver, ce n'est qu'une question de coûts et profits.

Le prétendu épuisement des matières premières est une légende catastrophiste et réactionnaire, née d'une application bornée du principe d'entropie par l'économiste Georgescu-Roegen. **En réalité, il faut s'en tenir à Lavoisier : rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. Il n'y a pas de déchet ultime et nos matières dernières sont aussi nos matières premières, suivant un cycle immortel.** Nous transformerons la fumée en pétrole et les déchets radioactifs en uranium. Il suffit de savoir les traiter, mais qu'y a-t-il d'impossible aux ingénieurs et entrepreneurs de **l'économie circulaire** et de **l'écologie industrielle** ? **Nos ordures valent de l'or !** Nous en produisons 5 milliards de tonnes par an, dans le monde, qu'il ne tient qu'à nous de valoriser. Entre 1900 et 2000, le prix des matières premières a été divisé par 2. Entre 2000 et 2013, il a été multiplié par 3 ! Nos villes recèlent des gisements plus riches que les plus riches mines d'Afrique du Sud. La concentration de métaux précieux dans nos mines urbaines est 40 à 50 fois plus élevée que celle des filons naturels. Nos décharges contiennent plus de cuivre que les sous-sols. Le XX<sup>e</sup> siècle a multiplié par 27 l'extraction des minerais et minéraux qui gisent désormais dans nos bâtiments (cuivre, acier), nos avions (aluminium, rhénium, béryllium), nos éoliennes (terres rares), nos écrans LCD (iridium). Nos usines extraient des centaines de tonnes d'or, des milliers d'argent et de cuivre de nos vieux portables et ordinateurs, du rhodium, du palladium, de l'aluminium, du lithium – plus qu'il n'en reste dans les mines de Chine et du Chili- et encore une vingtaine d'autres métaux.

Nous recyclons tout : le papier, les métaux ferreux, les plastiques – L'Europe possède un gisement d'un milliard de barils de pétrole dans ses réserves de matières plastiques !- les huiles et les eaux usées – excellente alternative au dessalement dans les pays assoiffés.

Tous les pétroles d'Arabie peuvent bien brûler ! Nous produisons du méthane, des carburants, de l'électricité grâce aux déchets végétaux, des puits inépuisables pour nourrir notre avidité énergétique. Nos poubelles sont nos réservoirs. Nous nous chauffons, nous éclairons, roulons, avec le rebut de nos jardins, de nos cuisines et salles de bains (épluchures, essuie-tout, mouchoirs, etc.). Entre sa naissance et l'apprentissage de la propreté, vers 2 ans et demi, un enfant consomme 4 à 5000 couches : imaginez l'énergie produite chaque année, à partir de ces 600 000 tonnes de matières premières ! À Londres, les *fish and chips* alimentent une centrale électrique. Dans les Landes, une usine utilise une torche à plasma pour produire 12 mégawatts d'électricité – soit la consommation d'une ville de 50 000 habitants- et valorise ainsi de banals résidus industriels : palettes, cartons, plastiques, contreplaqués. San Francisco recycle 80 % de ses déchets, issus de tous les secteurs (Administration, services, hôtels, BTP). Le recyclage et le compostage sont obligatoires pour les particuliers. Les brigades vertes contrôlent les poubelles et des amendes de 100 à 1000 dollars punissent les contrevenants. À Kalundborg, au Danemark, les patrons d'usine

ont trouvé la pierre philosophale pour changer l'ordure en or : les déchets de l'un produisent l'énergie de l'autre. L'eau est réutilisée jusqu'à quatre fois ! Les matériaux irrécupérables et la vapeur récupérée fournissent énergie et chauffage. Les boues fertilisent les terres alentour, comme le riche compost de San Francisco qui nourrit les vignes de Napa Valley et fixe le carbone dans le sol.

Les bateaux eux-mêmes peuvent transformer leurs déchets en combustibles. Les poissons impropres à la vente fournissant une huile apte à faire tourner les moteurs des bateaux de pêche. Les déchets de cuisine méthanisés produisant du biogaz sur les paquebots.

**Nos chimistes changent la merde en or !** Ils produisent de l'électricité avec notre lisier, ils en font de l'eau potable et des engrais, ils extraient l'azote et le phosphore de notre urine et de nos fèces comme Victor Hugo l'avait annoncé dans *Les Misérables* ! Peu importe les préjugés, nous avons accoutumé les numéros à manger de la merde, demain, nous leur ferons manger *leur merde* – retraitée bien sûr, enrichie et conditionnée. Si l'on est ce qu'on mange, dans l'homme comme dans la merde, tout est bon. Nous devons boucler la boucle afin que la matière fécale des numéros devienne leur matière énergétique et optimiser ainsi l'économie circulaire.

Nous employons également les déchets dans le BTP – ainsi ces rebuts radioactifs qui servent aux remblais des voies ferrées et des autoroutes. Nous employons les déchets du BTP à l'aménagement du territoire. Voyez ces milliers de collines en Seine et Marne, hautes d'une vingtaine de mètres, dépôts de béton, de ciment, de bitume, de terre et de gravats, couverts de buissons et d'herbe rude, semblables aux tells et tumulus de Mésopotamie.

Les numéros ne sont pas si bêtes ; avec leur espèce d'instinct de fouille et de cueillette, ils ont saisi le profit qu'ils pouvaient tirer des ordures et déchets. À la Réunion, les plus pauvres, chômeurs et retraités, glanent leur pâtée dans le jus de merde d'un dépotoir. À Hambourg, ils disputent la collecte des verres consignés aux services officiels. En Inde, en Chine, en Afrique, des faubourgs entiers, des dizaines de milliers de décortiqueurs démontent les 65 millions de tonnes de déchets électriques et électroniques produits annuellement dans le monde et en revendent les composants (métaux lourds, plomb, mercure, cadmium, arsenic) aux fabricants de jouets et d'électroménager. Du point de vue économique, mieux vaut mettre sur le marché des produits jetables, irréparables par les usagers et générer ainsi un nouveau cycle fabrication – consommation, plutôt que de laisser des objets indestructibles porter atteinte à la croissance et au moral des ménages.

À Salaise, dans l'Isère, l'usine Tredi importe des milliers de tonnes de toxiques par an, d'Ukraine, d'Australie, de Côte d'Ivoire et en fait un excellent compost, épandu dans les champs alentour. En Castille, Villar de Canas se bat pour obtenir l'implantation d'un centre de stockage des déchets nucléaires et les emplois qui vont avec. Nous recyclons, nous créons de la valeur et de l'emploi : nul ne peut dire que nous manquons de conscience écologique et sociale. C'est provisoire, bien sûr, même au tarif indien (entre un et deux euros par jour), les recycleurs ne seront pas longtemps compétitifs face aux robots trieurs et aux séparateurs optiques, mais ça dépanne en attendant leur introduction.

Si les troubles écologiques provoquent des guerres, ces guerres résolvent les troubles écologiques. Élimination des populations surnuméraires, disparition des sociétés inadaptées, percées technologiques. **Le progrès flamboie en temps de crise**, guerres et catastrophes, tout l'effort va aux sciences et technologies qui explosent en feux d'artifices. Du pire sort le meilleur. Ainsi, nous capterons le méthane et le carbone du pergélisol, l'acide et le plastique des océans comme le font déjà les bactéries qui dévorent les marées noires dans le Golfe du Mexique, et nous les ramènerons à leur état d'hydrocarbures. Qu'y a-t-il d'impossible à la géoingénierie ? Les Chinois déclenchent déjà pluies et neiges avec des décharges d'iodure d'argent dans les nuages pour lutter contre les sécheresses. Nous dirigerons notre système climatique, consciemment et scientifiquement, en pulvérisant des mégatonnes de soufre dans le ciel, nous blanchirons les nuages à l'eau de mer, nous sèmerons les océans de poussière de fer et nous planterons les terres d'arbres artificiels pour capter le gaz de carbone, nous lancerons d'immenses miroirs dans

l'espace pour repousser une partie du rayonnement solaire et nous déplacerons la Terre de son orbite pour l'éloigner du brasier.

Si la croyance en l'épuisement des ressources naturelles relève surtout du fantasme, de perceptions subjectives et limitées, nous devons cependant profiter du choc émotionnel de foules éperdues pour imposer les desseins de longue date que l'évolution historique exigeait tôt ou tard. Chacun aujourd'hui comprend la nécessité pour le bien collectif d'instaurer l'état d'urgence écologique et civique. Nous devons donner force de loi aux bonnes pratiques (frugalité, partage, recyclage), répartir l'énergie et les calories, de façon centralisée, en fonction de l'intérêt général et introduire une carte de vie afin de lutter contre la fraude, la contrebande et le marché noir. Il faut évidemment allouer le maximum de ressources à l'élite technocratique, seule à même d'assurer la transition de l'espèce vers *Homo superus mechanicus*. Concentrer les moyens sur l'appareil scientifique. Les numéros veulent bien faire, la plupart nous soutiendront. Les numéros savent qu'ils ne sont que des numéros et qu'ils n'y peuvent rien. Ils savent qu'ils sont là pour subir et disparaître. Ils ne souhaitent qu'une chose, c'est qu'on ne les fasse pas souffrir- et après eux le déluge. Ils veulent juste qu'on ne les force pas à voir la mort en face, qu'on ne les force pas à penser, qu'on les laisse juste s'oublier dans l'instant, dans la routine de leur sous-vie quotidienne, dans les mirages de leurs paradis artificiels et de leurs réalités virtuelles. Qu'ils nous soutiennent ou non, peu importe. Nous avons leurs numéros d'identité, leurs empreintes digitales et génétiques, leurs identités biométriques, vocales, faciales, oculaires, de silhouettes et d'allures. Nous avons leur profil et leur portrait-robot. Nous avons leurs centaines de numéros dans nos centaines de fichiers, administratifs et commerciaux, leurs adresses postales et numériques, leurs numéros de téléphones. Nous les prévoyons avec nos algorithmes et nos mégadonnées. Nous savons à quoi ils pensent et ce qu'ils pensent : c'est nous qui en décidons. Nous lisons leurs pensées, nous effaçons leurs souvenirs, nous les modifions, nous les créons. Nous savons ce qu'ils font et ce qu'ils vont faire et nous en décidons aussi. Nous commandons leurs comportements en fonction des intérêts supérieurs qui sont nos intérêts. Nous les voyons avec nos myriades de caméras et nos logiciels de reconnaissance. Nous les écoutons avec nos capteurs et nos connexions. Nous les pilotons avec nos implants et nos molécules. Nous les supprimons avec nos armes spéciales et d'extermination massive. La destruction de leur sûreté ne peut que susciter un marché de notre sécurité, d'autant plus fructueux que nous les faisons payer pour leur propre contrainte. C'est nous qui levons les impôts et qui décidons des crédits de recherche. Nous n'aurons guère à utiliser les moyens coercitifs que nous donnent la loi, la force armée et les technologies développées dans les dernières décennies. Ce sera, en revanche, l'occasion de les stimuler afin d'accomplir notre *Manifest Destiny*, ce rêve de toute-puissance dont témoignent les mythes de Prométhée et du serpent d'Eden.

Qu'importe d'ailleurs l'éventuel épuisement des matières premières si nous faisons toujours plus avec toujours moins ? Voire, si de *rien* nous faisons *tout* - *ex nihilo totus* - et que nous vivions de vie immatérielle, affranchie de tout substrat ? **Qu'y a-t-il d'impossible à la science ? Savoir, c'est pouvoir. Le but de la science, c'est la puissance. Le but de la toute-science, c'est la toute-puissance. Les seules limites réelles sont celles que nous imaginons. Tout ce qui est imaginable sera réalisé.** La convergence des nanotechnologies, des biotechnologies, de l'informatique et des sciences cognitives nous offre une corne d'abondance illimitée avec la possibilité de décomposer la matière au niveau atomique et de la recomposer à notre guise pour former de nouveaux matériaux plus légers, plus résistants, plus souples. Nos « fab labs », nos fabuleux laboratoires d'intérieur, nous fabriqueront bientôt à volonté objets et aliments. La biologie de synthèse domestique les bactéries afin de produire carburants et nourriture. La prétendue crise des énergies fossiles ouvre de nouveaux marchés. L'or vert, c'est la biomasse, toute cette verdure planétaire qu'on peut transformer en gaz et carburants. Nous produirons des mégamasses de microalgues génétiquement modifiées, plus riches en lipides et prolifiques, dans nos raffineries et bioréacteurs. Nous allons vendre du vent, des vagues, du magma ; de l'éolien,



de l'hydrolien, de la géothermie. La fusion, après la fission, génère bientôt une sur-énergie nucléaire sans rejet de carbone. Les petits hommes verts aux mentalités d'esclaves qui répandent la peur des ondes, des rayons, des fuites, des explosions en seront pour leurs prophéties de malheur. Ils voudraient nous ôter le goût du risque, de la vie, de l'aventure, nous ligoter dans leur abject principe d'épouvante. On ne peut qu'applaudir cette figure du GAG, quand elle les renvoie à la déchéance de leurs passions tristes : « La neutronique n'est ni de droite ni de gauche : elle est d'avenir. L'électronucléaire est l'énergie la plus sûre, la moins sale, la moins coûteuse, la plus discrète dans le paysage. » Elle est, comme le dit le physicien James Lovelock, « la seule énergie écologique. »

De fait, les centrales et les capteurs solaires accroissent chaque année leurs rendements et l'industrie minière planifie déjà l'exploitation de la lune et des astéroïdes. Nous avons tiré plus de 6000 engins depuis Spoutnik-1 et les débuts de la conquête spatiale, en 1957. Cinq-mille tonnes de ferrailles restées en orbite, des dizaines de millions de débris ceinturent la banlieue terrestre, offrant une mine à ciel ouvert aux orpailleurs du futur. L'avion-fusée lance la mode du tourisme spatial. Les satellites tournent bientôt en orbite avec leurs laboratoires et leurs salles de production. Les pôles lunaires recèlent d'abondantes réserves d'eau glacée. L'eau servira à la production d'oxygène, qu'on pourra aussi extraire de la croûte lunaire, avec la silice et le calcium pour fabriquer verre, céramique, aluminium et fer nécessaires aux structures, et encore le titane, le chrome, l'hélium qui provoqueront les ruées vers l'or du prochain siècle. La NASA a fixé l'objectif Mars pour 2035. Nous couvrirons son désert de bases rouges, étanches à ses froidures et à ses rayonnements. Il s'y cache des mers de glace, de même qu'un océan baigne les rives d'Europe, une lune de Jupiter. Qu'y a-t-il d'impossible au génie planétaire ? Nous en ferons des Terres vierges et viables. Nous habiterons les amas flottant dans l'atmosphère de Vénus et les grottes des astéroïdes. Nous coloniserons les corps du système solaire avant de gagner les milliers d'exoplanètes que le sort nous a données en partage ! Le voyage continue. Le ciel est à nous. En avant, camarades pilotes, droit vers le soleil ! **Nous volons vers une croissance infinie dans un monde infini.** Bien sûr, ce ne sera possible qu'à l'infime élite d'*homo superus* qui aura pu quitter la Terre. Un million peut-être, pour quelques milliards de culs-terreux embourbés au sol natal, qui déclineront avant de s'éteindre. Mais ceux-là seront les garants de l'expansion de l'espèce et de la poursuite de son épopée sidérale. **Les forts tuent, les faibles meurent** : *das ist*.

Il est tout à fait naturel que l'on ressente la nostalgie du jardin terrestre, comme on peut regretter la douceur des soirs d'été, la splendeur des moissons, le charme des chaumières. Mais quoi ? Il n'y a pas de projet qui vaille en dehors des réalités !

Contre les misanthropes et les malthusiens, nous devons en revenir au principe de l'économie énoncé voici quatre siècles par Jean Bodin : **il n'est de richesses que d'hommes. Plus il y en a, plus ils rapportent.** Nous étions 500 000, voici 40 000 ans, à l'âge d'or et d'abondance, et il fallait un territoire de 10 à 25 km carrés par bouche à nourrir. À votre avis, où sont passés les ours, les bisons, les aurochs et les moissons vif-argent qui scintillaient les rivières ? La famine frappait le groupe au-delà de 25 à 50 chasseurs-cueilleurs. De un milliard en 1800, à l'aube de l'âge industriel, nous sommes passés à plus de sept aujourd'hui, à 11 milliards d'ici la fin du siècle, et notre consommation n'a fait que se multiplier plus vite que la population.

L'homme est le plus utile des animaux. Celui qui nous profite le plus. Il est esclave, serf, putain, salarié. On le vend, on l'achète, on le mange et il en est fier. Il croit qu'on honore sa valeur et il crie joyeusement « voilà votre viande qui arrive ». On se régale. Il est chair à boucherie, à couteau, à charrue, chair à bite. On le débite en morceaux et il s'attendrit de ses propres dons de sang, de lait, de moelle, de semences, de reins, de cœur. C'est la communion ! Le communisme des fluides et des organes ! Nos prêtres, nos savants, nos sages encouragent ces croyances. Ces dons, naturellement, aboutissent sur le marché, après transformation dans nos laboratoires, mais à quoi bon tarir la filière, raréfier le minéral, gâter la viande de toxines d'effroi et d'hostilité ? Depuis le temps que nous exploitons le cheptel humain, nous avons appris quelques techniques

d'élevage. On sait bien qu'on le tue à la fin, mais sa mort est l'aboutissement et non pas le but. En attendant, nous devons collaborer avec lui à la production et au service. Aussi avons-nous élaboré un contrat autour du triptyque défini par l'anthropologue Marcel Mauss dans son *Essai sur le don* (1923-1924) : donner, recevoir, rendre. L'humain nous donne sa force, sa vie, son corps et en échange nous le traitons bien et nous reconnaissons notre dette – dans la mesure du possible bien sûr. Nous ne le faisons pas souffrir, à moins d'en avoir envie ou que cela soit nécessaire.

Contrairement aux lubies des idéalistes et des songe-creux, **l'homme est fait pour l'économie, et non pas l'économie pour l'homme**. Un marché en perpétuelle expansion grâce aux progrès de l'anthropotechnie ! Plus de naissances égale plus de croissance. Les budgets sont en perpétuel envol. Dépenses pré-natales, achats et choix des semences (pour les stériles), frais de gestation et de délivrance, frais d'élevage et d'entretien à la charge des parents et de l'Etat jusqu'à l'âge adulte. En France, on atteint les 400 000 euros par tête autour de la majorité. Aux Etats-Unis, chaque nouveau-né, tel Gargantua, consomme au cours de sa vie :

730 tonnes de pierres, sable et gravier  
500 000 litres d'eau  
310 000 litres de pétrole  
266 tonnes de charbon  
161 000 mètres cubes de gaz naturel  
30,7 tonnes de métaux et minerais divers  
29,7 tonnes de ciment  
12,9 tonnes de sel  
9 tonnes de phosphate  
8,7 tonnes d'argile  
2,6 tonnes de minerai d'aluminium  
594 kilos de cuivre  
421 kilos de plomb  
304 kilos de zinc  
49 grammes d'or

Mesure-t-on la création de valeur ? L'accroissement du PIB ? Le nombre d'entreprises, d'emplois, de constructions, d'équipements et d'infrastructures, d'industries et de services que génère en cascade pareille demande ? *Et pour un seul Américain*. Multipliez-le par 400 millions. Par 11 milliards. Je vous passe l'air, la terre et leurs produits dérivés. Onze planètes seraient nécessaires aux besoins d'une humanité ayant adopté *l'American way of life*. **Or nous sommes tous américains derrière nos masques africains, japonais, hexagons**. Nous partageons tous l'esprit d'aventure, le progrès technologique, le génie surhumain qui ont terrassé la malédiction malthusienne, ce misérable mépris de la science et de l'espèce humaine. La prétendue « loi de population » ne vaut que pour les bêtes et les plantes, en dehors de toute intervention scientifique, mais qu'y a-t-il d'impossible à *Super Sapiens* ? Nous voulons nos onze planètes, l'usufruit de onze planètes, ou plus encore, et nous l'aurons ! N'en déplaise aux prophètes de malheur et autres pédophobes !

Nous avons plus que le nécessaire pour nourrir 11 milliards de bouches, voire le double ou le triple ! Nos agronomes y travaillent depuis les années 50, en vue des voyages dans l'espace. Il faudra bien alimenter les numéros à bord des vaisseaux, des satellites et sur nos bases extra-terrestres. Nous disposons d'exquises tablettes de plancton, parfumées à tous les goûts. La culture de l'algue *chlorella* dans le vase clos des engins spatiaux permet de mieux respirer en fixant le gaz carbonique. On en fait une excellente pâte verte contenant tous les nutriments indispensables. Sur Terre même, ce ne sont pas les menus alternatifs qui manquent. Les Chinois nous proposent le tilapia, une source de protéines très efficace, meilleur marché que le saumon et le cabillaud,

élevé en bassin, nourri aux excréments de porc et aux boulettes de maïs et de fève. Nos experts des Nations Unies et de la *Food and Agricultural Organisation* (FAO) en tiennent pour l'entomophagie. Une cuisine traditionnelle en Afrique, en Asie et en Amérique du Sud où l'on savoure depuis toujours le goût authentique des larves frites, des sauterelles, chenilles, criquets, fourmis, vers à soie et de 1400 autres espèces d'insectes. Une alimentation bien plus écologique que celle du bœuf qui exige 10 kilos de végétaux pour produire 1 kilo de viande, alors qu'il suffit d'un demi-kilo aux insectes pour rendre ce même kilo. Puis les insectes se contentent de peu alors que le bétail accapare les trois quarts des terres arables, un dixième de l'eau douce et accroît l'effet de serre par ses émissions de gaz méthane. Mort aux vaches. Les insectes ne pètent pas, eux. Ou si peu. Ou si discrètement. En tout cas, personne ne s'est jamais plaint à ce sujet.

Autre plat traditionnel, la spiruline, encore une algue verte, riche en vitamines et en oligo-éléments (calcium, phosphore, fer, magnésium), jadis consommée par les Aztèques et les Mayas, retrouvée chez les Kanembous, sur les bords du Tchad, dans les années 60 et bientôt cultivée dans nos agrocités.

Les Indonésiens mangent, depuis vingt ans déjà, du riz artificiel, composé de farine de pomme de terre et de patate douce au polychlorure de vinyle, de phtalate de benzyle et de n-butyle (BbzP). Ce riz est une recette américaine. Des variantes locales intègrent du maïs, du manioc et du sagou, un arbre endémique des forêts indonésiennes. Sachant que les Indonésiens mangent toujours plus de riz (135 kilos par personne et par an), et qu'il y a toujours plus d'Indonésiens (240 millions aujourd'hui, 343 millions en 2050), on voit que le marché ne peut que prospérer.

Ce que l'on fait avec les plantes et le riz, on peut le faire avec les bêtes et la viande. Nous nous régalaons déjà de ce tendre bœuf cloné qui nous vient d'Argentine et de ces poulets génétiquement modifiés, aux cuisses exorbitantes. Mais enfin, ces élevages volent de l'eau, de l'air, de l'espace aux zones d'activités à forte valeur ajoutée. Ils sont ridiculement improductifs par rapport aux fabriques d'aliments synthétiques. De même que les maigres bandes de primitifs ont lâché leurs vastes territoires de maraude aux rendements faméliques, pour des aires agricoles réduites - mais capables de nourrir des villages populeux- nous devons abandonner ces gaspillages de prairies pour des salles de production confinées, et autrement nourricières. Nous n'avons pas le choix. Il le faut si nous voulons multiplier les populations indispensables à la croissance, au développement des forces productives. Au progrès. Seule la protéine artificielle peut nourrir les numéros. Nous avancerons l'invincible argument sanitaire : « Notre pâte d'œuf contient plus de protéines que les œufs d'origine non contrôlée et zéro cholestérol. Savez-vous que 97 % des 1900 milliards d'œufs pondus chaque année dans le monde proviennent d'endroits très insalubres, très dégradants, qui ne correspondent pas à nos valeurs ? Nous avons créé un nouvel œuf qui périmé le vieux modèle... »

Les anarchistes galactiques nous aideront à la préparation des esprits en prêchant la bonne parole *anti-spéciste*. « Imagine-t-on la souffrance des 65 milliards d'animaux torturés chaque année dans les élevages intensifs et exterminés dans les abattoirs pour étancher notre soif de sang ? Or il en faudra le double en 2050 avec le progrès du nombre et de l'appétit ! »

Qu'est-ce qu'un steak après tout ? 69 % d'eau, 27 % de protéines, 4 % de matière grasse. Nos machines peuvent le faire. Nous n'avons nulle raison de subir ce long et coûteux détour par l'herbe et la bête. Quant au goût et à l'aspect, les numéros s'en moquent du moment qu'ils ne voient pas la différence. C'est une question de *design*, d'additifs, d'adjuvants, de colorants. Mais la plupart, de toute façon, préfèrent l'ersatz chimique à l'aliment naturel. Nous n'aurons aucune peine à modifier leurs goûts, ils n'en ont pas. Ils n'ont pas connu de nourriture ancienne et ils ont même un haut-le-cœur à la vue d'une pièce de viande, de poissons crus, de légumes frais. Ce qu'il leur faut, c'est une pâtée d'ingrédients collés à la gélatine. Ils mangeront ce qu'on leur vendra. **Tant qu'il y aura des ventres, le marché de la faim est infini.** Nous leur vendrons du *Soleil Vert*. Des tablettes, des bâtons, des cubes, des barquettes de chair humaine, conditionnée sous une forme méconnaissable et ils en raffoleront. Nos sociologues et anthropologues trouveront pour ce produit une dénomination anodine et apaisante. « Protéines alternatives », « base alimentaire », « nutriments endogènes ». Nos services *marketing* lanceront des marques et

des recettes variées : *Pâté de France*, *Grill Tupinamba*, *Rôti Papou*, *Tranches de Brousse*. Le discours est prêt :

« À l'heure où nous n'avons jamais été si nombreux sur Terre et où nous devons nourrir plus de bouches que toutes les générations antérieures réunies, nous devons retrouver la générosité authentique de nos ancêtres sans qui nous ne serions pas. Des temps et rivages les plus reculés, des steppes d'Europe aux îles du Pacifique, des forêts amazoniennes aux savanes africaines, l'homme a mangé l'homme, le fils a mangé le père, les vainqueurs ont mangé les vaincus. Repas totémique, rite triomphal ou festin carnivore, nos aïeux ont su donner, recevoir, rendre, corps et âme, afin d'incorporer les qualités physiques et spirituelles des défunts, et de les transmettre à leur descendance. Afin que vivent les enfants de leurs enfants et que nous vivions.

Mangeur ou mangé, chacun a joué son rôle et accompli son destin avec fierté, conscient de participer au grand cycle de la Vie. Qui mange ses morts paye ses dettes. Qui refuse son corps à ses héritiers pour le réserver à la vermine, est un avare et un égoïste. Un individualiste intégriste en proie au rejet de l'autre et au repli sur soi.

Aujourd'hui nous retrouvons le goût sauvage de l'humanité primordiale. Comme nos parents ont donné leur chair et leur sang afin que nous vivions, vous aussi faites don de vous-même à la Banque Alimentaire Mondiale afin de survivre dans le corps et l'esprit de vos convives. Contactez dès aujourd'hui le Numéro Vert : 0 800 24 7000. »

Plus on bouleverse les règles, les mœurs, les idées et sentiments des numéros, plus il faut dire qu'on ne fait que perpétuer la tradition. Nos anarchistes galactiques déconstruisent les normes et les tabous du vieil humanisme réactionnaire. L'interdit anthropophagique imposé par les dominants, l'Occident blanc, chrétien et colonialiste, en vue de diffamer les cultures des autres peuples et de les en déposséder. Ils feront la promotion d'un « cannibalisme éthique », « non-marchand », entre personnes consentantes et respectueuses les unes des autres. Nos éthiciens diront que le don de chair n'est, après tout, que la continuation des dons de sang et d'organes depuis longtemps banalisés. Où commence et où s'arrête la frontière entre le médical et l'alimentaire ? Il n'y a pas de crime sans victime. Où est le crime ? Où sont les victimes, s'il s'agit de conserver les numéros en bonne santé, grâce aux apports de protéines nécessaires ? Nos juristes plaideront le cas de force majeure (nourrir les numéros), l'*Habeas Corpus* (mon corps m'appartient), l'absence d'infraction (nul ne peut se plaindre d'un dommage consenti, et de quel dommage d'ailleurs ? S'agissant de matière organique disponible, privée de conscience et de sensibilité). Mais qu'y a-t-il d'impossible aux sciences humaines ?

Il faut s'attendre à des surenchères et à des récriminations. Les Verts, écologistes et citoyens, promoteurs d'un cannibalisme durable et raisonné, nous soutiendront au nom de la lutte contre l'étalement funéraire. Les morts prennent trop d'espace constructible aux vivants. Pour la Vie, contre le culte rance et morbide des morts, de la terre et des racines, il vaut mieux brûler nos dépouilles, ou mieux encore les recycler dans l'économie circulaire. Nous devons écouter les Verts. Ce sont les meilleurs DRH. que nous puissions trouver. Ils sont positifs, constructifs. Ils ont toujours des façons astucieuses, ingénieuses, de tourner les choses et de proposer les meilleures solutions alternatives pour la gestion de notre société. Tout au plus vont-ils ergoter afin de sauver leur crédit auprès des numéros et réclamer un étiquetage des protéines alternatives avec les taux de molécules chimiques et de métaux lourds. Nous pouvons vivre avec cela et même envisager la création d'une filière bio à partir des matières les moins contaminées. Un marché de niche lucratif et distinctif.

Nous n'avons rien à redouter des Rouges de toutes nuances, sinon la revendication d'un « grand service public des Pompes funèbres, afin de garantir un égal accès pour tous et toutes à la nutrition solidaire. » Avec eux, il suffit de créer une délégation de service public aux entreprises thanatophagiques et de leur donner des sièges aux conseils d'administration. Ils ne veulent pas plus.

Les anarchistes galactiques et l'arc-en-ciel du cannibalisme diversitaire exigeront, eux aussi, une part égale pour tous et toutes au grand banquet philanthropique, quoique sur un mode plus exalté. Ils feront des graffitis sur les murs et des libelles sur Internet, hérissés de points d'insurrection. « À bas l'Etat ! À bas toutes les normes ! À bas l'orthopragie répressive et toutes les discriminations contre les boulimiques et les anorexiques ! Des anthropotéines pour tous, ou alors pour personne ! Bouffons les Blancs, les pères et les dominants ! Saignons les porcs de flics ! (ACAB !) **Soyons kruels ! Rien n'est vrai tout est permis ! Ce que l'œil convoite, que les crocs le mordent ! Le crime est la liberté qui contient toutes les autres ! Prenez vos haches !** » Ils appelleront à « hacker » - à détourner- les technologies anthropophagiques, afin de se réapproprier les vieux savoir-faire (boucherie, cuisine), au sein de groupes affinitaires, non-mixtes, dans un cadre non-marchand, inclusif et anti-autoritaire.

Pas d'inquiétude. Les meneurs sont nos enfants et finiront dans nos fauteuils. Ils font leurs expériences transgressives, qu'ils mettent à la mode dans la jeunesse ; et la jeunesse dans la société. Ils liquident ainsi pour nous les vieilles structures moralisatrices qui faisaient obstacle à l'innovation et aux nouveaux modes de consommation. **Laissez faire, laissez passer.** Le désarmement moral et l'amour de la liberté triompheront de toutes les tentatives de restaurer le vieil ordre réactionnaire !

Le marché de l'homme est un propulseur de croissance et de progrès perpétuel. Sans doute, les éternels Cassandre et prophètes de malheur s'alarment déjà du dépérissement de l'espèce, au point d'évoquer son extinction. La Chine et le Japon vieillissent à vue d'œil. L'Europe et la Russie se dépeuplent. Les taux de fécondité de leurs populations sombrent sous le seuil de renouvellement, suscitant d'aussi vaines angoisses que celles de l'explosion démographique. Comme le note Angela Merkel, la chancelière allemande, « **en 1950, un homme sur cinq était européen. Aujourd'hui, un sur quatorze.** » Or cette dénatalité est bon signe. Elle révèle des sociétés prospères, occupées à leurs plaisirs, où les hommes – et les femmes, surtout- ont autre chose à faire que des enfants. Il n'est pas jusqu'à l'épidémie de stérilité frappant une part croissante des couples en âge et en désir de concevoir qui ne signale cette opulence. Il y faut en effet une dose de pollution chimique caractéristique des pays industriels les plus avancés ; et qui n'affecte en rien pour le moment la hausse de l'espérance de vie. 85 ans pour les femmes, 78 pour les hommes, dans l'Hexagone.

Les alarmistes s'inquiètent de la croissance. Moins de naissances, c'est moins d'écoles, moins de logements, moins de constructions, moins de consommation, moins de jeunes pour payer les retraites d'un pourcentage toujours plus grand de vieux toujours plus vieux. Nous avons déjà trouvé des issues à cette fausse impasse. Nous réduisons le temps de sommeil des numéros à l'aide de molécules telles que le modafinil et nombre d'autres excitants (dexédrine, maxiton, amphétamines, boissons énergisantes), afin d'augmenter la durée de travail et de dépense quotidienne des numéros. L'objectif à terme est la production d'un homme techniquement modifié en activité 24 heures sur 24. Nous reculons lentement mais sûrement l'âge des retraites, tout en élevant de façon continue le nombre d'annuités requises, afin d'éliminer les plus faibles à l'usure. Et surtout les fardeaux médicaux les plus onéreux et les moins solvables. Nous soutenons l'euthanasie et le suicide assisté afin de pousser à l'acte les poids morts. Charge à nos philosophes de barbouiller cela de stoïcisme et de « conquête des nouveaux droits ». Les numéros réagissent de manière positive, ils souscrivent des assurances complémentaires. Le marché gris du vieillissement, la *silver economy*, c'est plus de tourisme et de loisirs, plus d'hôtels, de transports aériens, de cliniques, d'hôpitaux, de maisons de retraite, de résidences médicalisées, d'Habitats Sanitaires Intelligents, de déambulateurs intelligents, de centres de soins palliatifs. C'est le boum des biotechnologies, de la médecine préventive et du marché du bien-être. Comme on dit à Nyons, avec le sourire de la Drôme provençale, « ici, on presse les olives et les vieux. »

Nous faisons travailler les vieux. Ainsi, ils ne se sentent pas mis à l'écart.

Nous faisons travailler les femmes. Leur émancipation est une chance pour l'entreprise et la croissance qu'elles stimulent par leurs talents et leurs dépenses.

Somme toute, nous faisons ce qui se faisait au village où les vieux, les femmes, les fous, les enfants, participaient, chacun à sa façon, à l'ouvrage de la communauté. Cela devrait plaire aux traditionalistes, aux conservateurs et aux nostalgiques - qui comptent plus de synonymes que de partisans effectifs. Mais il est bon sur ces questions de vie ou de mort de surprendre leur caution. C'est un « plus » marketing, de même que les fabricants de cassoulet industriel ne manquent pas d'afficher « goût traditionnel » sur leurs étiquettes.

Quant aux progressistes, c'est en remplaçant la main d'œuvre et la chalandise en voie d'extinction par le nouveau peuple des robots et des étrangers que nous rallions leur enthousiasme. Non pas qu'ils aiment vraiment les machines ni les migrants réels qui peuplent désormais leur vie, leurs villes, leur pays. Les uns comme les autres préfèrent s'éviter, vivre entre soi, avec ceux qui leur ressemblent ; chacun chez soi, dans leurs secteurs bien à part. Mais ils aiment l'idée qu'ils s'en font et que leur ont inculquée nos idéologues alterophiles. Ils aiment plus encore l'idée flatteuse qu'ils se font d'eux-mêmes, modernes, positifs, dynamiques, altruistes, cosmopolites, etc. Et ils aiment par-dessus tout, passionnément, assommer leurs ennemis politiques de leur massue humanitaire, tous les populistes rancis, souverainistes, réactionnaires, xénophobes, racistes, etc.

**L'afflux des immigrants du futur - les robots - annule à lui seul le déficit de main d'œuvre dû au déclin démographique des numéros. Le Grand Remplacement existe bel et bien : c'est celui des hommes par les machines. Et il va sans dire que nous gagnons au change, tant du point de vue qualitatif que quantitatif.** Certes, les hommes sont des machines, mais des machines biologiques et faillibles. Un industriel japonais le dit bien : « Les robots n'ont pas besoin de repos. Une fois qu'ils ont appris une tâche, ils ne l'oublient pas. Ils font exactement ce qu'on leur dit de faire, comme on leur a expliqué. Ils n'ont pas d'humeurs, ils ne font pas de bêtises, ne volent rien et ne laissent pas fuiter d'information à l'extérieur. » **L'erreur étant le propre de l'homme, il nous faut éliminer le facteur humain.** Les esclaves machines sont de plus en plus performants et de moins en moins chers, à l'inverse des machines biologiques dont le coût, même en Chine, s'élève toujours plus. Terry Gou, le patron de Foxconn, l'entreprise taïwanaise de composants électroniques, annonce ainsi son intention de remplacer ses ouvriers machines, trop enclins aux suicides de protestation, par un million de robots : « Les êtres humains étant aussi des animaux, cela me fait mal à la tête de gérer un million d'animaux. »

Aussi fiables qu'infatigables, les esclaves machines remplacent la force de travail humaine ou lui résistent, là où son abondance la rend bon marché. L'objectif étant l'usine « zéro prolo », sur le modèle de l'abattoir automatisé (3000 dindes égorgées, 900 cuisses désossées par heure) pour laquelle nos robots produisent déjà des robots. Ainsi Amazon a réduit la masse salariale qui freinait sa croissance par l'achat de Kiva Systems, une société de robotique qui lui permet une gestion plus efficace de ses entrepôts.

Les robots sont nos amis, les amis du progrès et du profit. Où les robots passent, les humains trépassent. À partir du moment, en 1961, où Unimate, le premier robot industriel, intégrait les chaînes d'assemblage de General Motors, ce n'était qu'une question de temps avant qu'ils n'évincent les humains de toutes les tâches automatisables. Et quelle tâche n'est pas automatisable ? Qu'y a-t-il d'impossible à nos roboticiens ?

Des millions de robots travaillent aujourd'hui dans l'automobile, l'aéronautique, l'informatique et l'électronique, surtout aux Etats-Unis, en Chine, au Japon, en Corée du Sud et en Allemagne. Ils éliminent des dizaines de millions d'humains - convoyeurs, monteurs, manutentionnaires, contrôleurs qualité, etc. - et ils en élimineront bien plus partout, en France et dans le monde, d'ici 2025.

Les robots passent où les humains trépassent. Les machines humaines meurent à Tchernobyl. Les robots déblaient les déchets à Fukushima. Ils remplacent les pompiers sur les incendies. Plongent

dans les grands fonds marins, les explorent, entretiennent les canalisations pétrolières, nettoient les coques des navires.

Ils détruisent les emplois périmés tels que : peintres, tailleurs, caissières, postiers, coiffeurs, libraires, pharmaciens, réceptionnistes, standardistes, secrétaires, comptables, agents des impôts, agents d'assurance, agents immobiliers, contrôleurs de gestion, guides touristiques, agents de la circulation, gardiens de prison, conducteurs de bus et de train, techniciens de l'automobile et de l'aéronautique, biologistes analystes, kinésithérapeutes, architectes.

Les robots transforment les entrepôts en usines à fabriquer des colis. Ils produisent la nourriture des numéros ; conduisent les tracteurs guidés par satellites et GPS ; épandent les pesticides par drones.

Les robots ramassent nos ordures, assurent notre sécurité, s'occupent des vieux, des enfants, des malades, des handicapés. Ils sont éboueurs, vigiles, caristes, routiers, géomètres, maçons, domestiques, soignants, auxiliaires de vie.

La révolution numérique se passe de l'humain, elle est inhumaine. Elle se moque de Schumpeter et de « la destruction créatrice ». **Internet détruit quatre emplois pour un de créé.** La robotique crée des milliers d'emplois à forte valeur ajoutée (ingénieurs, designers, informaticiens, spécialistes de la maintenance...) pour en détruire des millions d'autres à faible ou nulle valeur ajoutée. Ainsi les gains de productivité reviennent directement au capital sans s'éparpiller parmi les multitudes de numéros. **L'esclavage primitif a duré 8000 ans, le servage 800 ans : le salariat ne passera pas les 200 ans.**

Selon nos économistes, la moitié des emplois actuels pourrait être effectuée par des robots. Les machines digitales – la mécanisation des tâches cognitives- ouvrent une ère de prospérité sans précédent et il serait immoral de s'y opposer. Les algorithmes remplacent les cadres. Les géants d'Internet produisent beaucoup de valeur avec peu de personnel. Google réalise un chiffre d'affaires comparable à celui de Saint Gobain avec quatre fois moins de salariés. Il faut dix employés chez Veolia pour générer un million d'euros de chiffre d'affaires, contre un seul chez Facebook. À Wall Street, les trois-quarts des ordres de bourse émanent de robots de courtage à haute fréquence. D'ici à 2025, ces virtuoses virtuels prendront la place de millions de diplômés : médecins, avocats, juristes, enseignants, financiers, journalistes, notamment dans les secteurs des fouilles d'archives, d'extraction de données et de police préventive. Sciences, finance, sport, météo, ils produiront la plupart des informations lues par ceux qui continueront à lire et qui en seront encore capables. Pas plus qu'un passager n'accepterait aujourd'hui de monter à bord d'un avion dépourvu de pilote automatique, les patients n'accepteront demain d'être opérés par des humains. Les plus agiles des chirurgiens, une infime poignée, se feront experts en robotique chirurgicale, la plupart sombreront dans le prolétariat numérique. Seule l'élite des dirigeants, les irremplaçables, sauvera ses postes de pouvoir.

Les hommes machines ont beau grincer, gronder, grigner, il leur faut bien se faire aux robots. Ils s'y font d'autant mieux qu'entre les androïdes, toujours humanisés, et les humains, toujours robotisés, la différence s'efface. Qui se ressemble, s'assemble. Déjà les propriétaires de robots aspirateurs leur parlent et leur donnent un nom. Comme les Japonais, ils voient en eux des compagnons plus que des rivaux. Qu'il s'agisse d'aspirer la poussière, de tondre la pelouse, d'apporter des plateaux-repas ou de gérer la machine à habiter, nous avons désormais des méthodes d'acceptabilité éprouvées. Nous employons des médiateurs variés, comme les cafés des sciences où nos chercheurs animent des conférences et des expériences amusantes. Les artistes mettent en scène des robots dans leurs installations et leurs représentations ; marionnettes, BD, dessins animés. Ou se transforment eux-mêmes en robots, à l'aide d'implants et d'opérations chirurgicales. Les cinéastes en font des héros. Les musiciens et les couturiers lancent des rythmes, des danses, des modes robotiques. Et ainsi de suite, jusqu'à ce que chaque numéro répète en boucle, dans une transe sans fin, « je veux être une machine... je veux être un cyborg... » tels Andy Warhol et Donna Haraway, deux hérauts de la mutation cybernanthropique.

Qu'est-ce qu'un robot après tout, sinon « une machine qui recueille de l'information puis l'utilise suivant les instructions pour accomplir une tâche ». La Mettrie, l'auteur de *L'homme machine* et Norbert Wiener, le fondateur de la cybernétique (la science du pilotage des machines informationnelles), ne disent rien d'autre de l'humain.

**Les androïdes sont nos agents d'acceptabilité parmi les humains.** Les numéros peuvent se faire masser par un robot ou un édredon animé, mais il leur faudra encore du temps avant de sentir une réelle empathie envers leur aspirateur ou leur voiture intelligente. Et plus encore envers l'ordinateur de leur machine à habiter (éclairage, chauffage, appareils ménagers et de loisirs, ouverture et fermeture des issues, arrosage des pelouses et surveillance du voisinage), même équipé d'une interface vocale. En revanche, un élan chaleureux les porte vers les simulacres dotés de grands yeux, d'un grand sourire, voire d'une toison douce et abondante où se blottir et plonger ses doigts. Les enfants et les vieux, dans les maternelles et les maisons de retraite, raffolent de chats et de chiens robots qui ronronnent, parlent et ne font pas de saletés. Il faut, pour les adultes, des modèles érotiques afin de stimuler l'interaction. Dans ce domaine, comme dans les autres, quelle importance s'ils ne voient pas la différence ? C'est même le critère d'une machine réussie, quoique les partenaires assez rudimentaires, déjà sur le marché, remportent un vif succès. Techniquement infaillibles – à la différence des humains- ils soulagent ces derniers de toutes les frictions psychiques inhérentes à leurs relations, pour les ramener à leur simplicité de machines désirantes. **Les numéros n'aspirent qu'à fonctionner, qu'à jouir sans entraves ni affects douloureux, comme l'ont bien vu les matérialistes, La Mettrie, Nietzsche, Foucault, Deleuze & Guattari et tous les maîtres à penser des anarchistes galactiques.** Il ne s'agit que de fondre jouissance et fonctionnement et de les faire jouir à plein temps, afin de raccourcir au plus bref la rotation du cycle Argent/ Marchandises/ Plus d'argent. Par exemple à l'aide d'implants cérébraux fichés dans les zones de plaisir et activables à volonté.

Marchons, machines ! La fusion vivant/ artificiel s'emballe avec le progrès des androïdes. Nos mathématiciens améliorent leur pilotage. Un androïde est maintenant capable de s'arrêter d'un coup, en cas de choc ou de contact imprévu. On peut lui prendre la main, le guider, marcher et danser avec lui, comme on le ferait avec un numéro. Non seulement les androïdes cuisinent et plient notre linge mais ils parlent de mieux en mieux, exprimant par leurs mimiques les six émotions de base (joie, tristesse, colère, peur, dégoût, surprise), tout en lisant les nôtres sur nos visages, voire nos pensées. Qu'importe que l'androïde ne puisse *éprouver* ces émotions du moment qu'il peut les *percevoir* au moyen de ses multiples capteurs, micros, caméras, et surtout du logiciel qui lui permet d'analyser les expressions des numéros et leurs intonations de voix. C'est qu'au-delà des mots pris à la lettre, les humains communiquent à l'aide de non-dits, de double sens et de sous-entendus. Il faut donc modéliser leurs émotions, voire leurs pensées tacites, afin de huiler les échanges entre les deux types de machines. La modélisation des émotions implique la reconnaissance par l'androïde de ces multiples signes qui *vont de soi* pour les numéros :

La *prosodie*, le débit verbal.

Le *vocabulaire*, variable en fonction de l'état d'esprit.

L'*attitude*, voûtée ou cambrée, tête basse ou relevée, etc.

Mieux, les androïdes enrichissent mutuellement leurs savoirs grâce aux informations stockées en ligne (*cloud*) et dans les banques de mégadonnées (*databank*). Si l'un d'eux constate qu'un mot ou un geste déclenche une émotion quelconque chez un numéro, il informe ses pareils à distance de cette option nouvelle.

Comme les numéros, les androïdes accomplissent d'autant mieux leurs tâches qu'ils en comprennent la raison. Aussi faut-il – comme les numéros - les doter d'intelligence artificielle.



C'est-à-dire d'une capacité d'élire (*lego*) entre (*inter*) plusieurs éléments, afin de trancher (*decidere*).

Mais bien sûr, rien ne vaut la fusion bionique entre l'homme et l'androïde qui permet à l'homme de piloter mentalement l'androïde, comme c'est déjà le cas de prothèses de bras ou d'ordinateurs connectés aux cerveaux de tétraplégiques. Et réciproquement, rien ne vaut la connexion cérébrale, pour le pilotage des numéros, soit en prise directe, soit par le biais d'un ordinateur programmé. Mais qu'y a-t-il d'impossible aux neurotechnologues ? Ils arrivent déjà à modifier les souvenirs, les goûts, les comportements, à commander les émotions et les volontés des numéros, ce qui en termes d'ergonomie sociale nous assure un confort insurpassable. Les numéros, d'ailleurs ne perdent rien à cette ablation du libre-arbitre. Ils en ont depuis longtemps perdu le goût et l'usage, entraînant l'atrophie d'une faculté nuisible à leur bien-être. Au vrai, les numéros nous savent gré de les délivrer d'eux-mêmes, de cette obligation de se dresser debout sur ses jambes, et de *vouloir*, d'avoir à porter cette écrasante et absurde volonté de vivre, vouée à l'échec final, alors qu'il est si reposant d'exister simplement, de s'écouler... Nous tuons, ils meurent. Aux forts, l'effort et ses fruits. Aux faibles, les fanes et l'affaissement. C'est pourquoi ils sont le nombre, la plèbe, les numéros, et que nous sommes le rare, le meilleur, les Majuscules. Tandis qu'ils retournent à la terre, inhumés par les vers et les bactéries, nous survivons nos vies supérieures de cyborgs optimisés, en voyage vers l'infini de l'espace-temps. Ils sont le passé, nous sommes le futur. Nous devons agir suivant le droit des forts, traiter les numéros selon leur nature animale et nous traiter nous-mêmes selon notre culture machinale. Nature et culture ont fait leur choix. Nous sommes les élus d'une évolution que nous dirigeons désormais nous-mêmes. Les bien-nés – ou plutôt, les bien produits - par améliorations génétiques, telles qu'elles se pratiquent depuis des années, en Chine notamment. Si la force relève autant de la mécanisation que de l'optimisation génétique, nous devons nous y rallier, nous hybrider avec la machine pour former une espèce plus forte. Il faut en finir avec les dualismes périmés sur le vivant et l'inerte. On croyait autrefois que le vivant évoluait de l'intérieur. Que l'aspect d'un animal, par exemple, dépendait de son phénotype, quand celui d'un caillou résultait du modelage par son environnement. Nous avons changé cela. Nous savons maintenant que les phénomènes jadis attribués au mystique et brumeux concept de Vie, résultent en fait de mécanismes physico-chimiques. **La vie est machine, la machine est vivante.** La machine artificielle présente déjà deux des trois caractéristiques de la machine spontanée.

1) Elle tâche de persévérer dans son être et de se reproduire.

2) Elle se reproduit à l'identique suivant les traits communs à l'espèce, sauf les variations induites par l'évolution au fil des générations.

3) Elle sera bientôt capable de morphogenèse autonome.

Les robots ont longtemps poursuivi les objectifs programmés par l'homme. Ils n'avaient pas de volonté propre. Mais les réseaux de neurones artificiels – neuro-mimétiques - se construisent eux-mêmes à partir de l'impulsion initiale. *C'est même ça*, leur objectif. Qu'importe la provenance de cette impulsion initiale, Dieu, un « dessein intelligent », les ingénieurs – ou un artefact antérieur. Le cycle vital est lancé. La machine artificielle, avec son immense culture et ses myriades de connexions, devient plus créative que la machine vivante. Celle-ci n'avait pas tiré grand-chose de la rencontre fortuite d'un parapluie et d'une machine à coudre sur une table de dissection, dont les surréalistes, à la suite de Lautréamont, faisaient si grand cas. C'est que l'aléatoire n'offre qu'une infime partie des solutions de la combinatoire. Comme le dit si bien l'un des plus lucides anarchistes galactiques : « Nous savons finalement que l'imagination inconsciente est pauvre, que l'écriture automatique est monotone, et que tout un genre d'« insolite » qui affiche de loin l'immuable allure surréaliste est extrêmement peu surprenant. » C'est que nos machines artificielles n'ont pas d'inconscient – et partant, pas d'imagination. Elles ont bien mieux que ça : elles ont un système. Quand l'homme joue son va tout sur un aléa, une erreur, un hasard objectif, la machine essaie toutes les issues possibles et multiplie ainsi les succès. La prétendue « écriture automatique » n'était en fait qu'une écriture aléatoire accélérée. Elle n'exprimait que son auteur.

Mais quel souci avons-nous du discours d'un homme, *d'un auteur*, sur le monde et lui-même ? Au contraire, l'écriture vraiment automatisée des générateurs textuels nous offre une infinité de discours, sans en privilégier aucun (les générateurs n'ont rien à exprimer, même pas eux-mêmes), nous laissant ainsi une entière liberté de choix et d'interprétation entre toutes ces versions indifférentes : nous sommes tous poètes. Le même esprit lucide et glacial ajoute fort justement : « Le refus de l'aliénation de la société de morale chrétienne a conduit quelques hommes au respect de l'aliénation pleinement irrationnelle des sociétés primitives, voilà tout. Il faut aller plus avant, et rationaliser davantage le monde, première condition pour le passionner. »

On ne peut que rêver à ce que Watson, le supercalculateur d'IBM, ferait de ce parapluie, de cette machine à coudre et de cette table de dissection. En revanche, nous pouvons déjà contempler ce que les robots créatifs, à l'œuvre dans la Silicon Valley, produisent à partir du Golden Gate Bridge et de *La Nuit étoilée* de Van Gogh (un peintre biologique du passé). Ou à partir des éléments graphiques, fixes ou mouvants, abstraits ou figuratifs, recueillis sur le réseau, dans les banques de données ou dans la vie réelle, grâce à leurs capteurs.

Les artistes biologiques sont plus morts que les plus mortes de leurs natures mortes. Leur singularité résidait dans l'expression et la communication de leur personnalité à des lecteurs et des spectateurs – biologiques également – à travers leurs productions. Mais on se moque désormais de ce que ces pièces de musée ont à exprimer ou à communiquer, nous n'avons rien à mettre en communion, puisque l'art est dans l'œil du lecteur et du spectateur – *puisque nous sommes tous artistes*. La dépersonnalisation du producteur, bien entamée déjà au XX<sup>e</sup> siècle par les artistes sériels (de Mondrian à l'Alamo – l'Aide à l'écriture par La Mathématique et l'Ordinateur) oblige le lecteur et le spectateur à « voir » ce qui ne veut rien dire, comme dans un test de taches d'encre. Que l'artiste mécanique n'ait pas de personnalité ni rien à communiquer, n'a donc nulle importance. Seules comptent la vision et l'histoire que lecteurs et spectateurs projettent sur ses productions.

Ce saut qualitatif de l'artiste mécanique résulte des nouveaux programmes d'« apprentissage profond » qui lui permettent d'améliorer lui-même ses performances et de surpasser l'artiste biologique dans les tâches où il semblait insurpassable : la reconnaissance et la nomination des formes. L'apprentissage profond rendra bientôt courante la conversation entre humains et androïdes. Ces derniers comprendront non seulement le sens général, mais le contexte, les blagues, les intonations, les métaphores, les silences éloquentes... Ils publieront des *best sellers* et vendront aux collectionneurs des œuvres bien plus chères que celles des artistes contemporains. Une autre série de métiers va disparaître, dans l'industrie du jeu vidéo et de la réalité virtuelle par exemple. Cela provoquera d'autant plus de grincements de dents qu'il s'agit là de ce qu'on appelait « les nouveaux métiers », mais le progrès ne peut pas s'arrêter aux petites blessures narcissiques de telle ou telle catégorie de numéros. « Il faut aller plus avant, et rationaliser davantage le monde pour le passionner. » Du reste, les artistes et techniciens biologiques – qu'ils se prétendent *hackers*, *makers*, etc. - sont dans une position encore plus faible que les catégories périmées du passé pour bloquer la roue de l'histoire. Ils ont acquiescé à la disparition des paysans, des ouvriers, des employés, et l'ont soutenue de leurs discours et de leurs actes. Ils sont encore moins nombreux et nécessaires que ne l'étaient les membres de ces classes défuntes. Et ils ne sont ni braves, ni armés pour résister aux forces combinées des cyborgs, des androïdes et du réseau. Ils se rallieront évidemment à la force qui est leur seule idole véritable. *If you can't beat them, join them*.

Au pire, des tirs de prélèvement suffiront à neutraliser d'éventuels numéros insurgés. Il n'est plus question pour nous d'avoir des morts au combat. L'homme est dual, susceptible d'applications civiles et militaires : le robot aussi. Nous avons le programme d'analyse des données pour détecter les cibles. Nos robots savent ce qu'ils ont à faire. Et ils le font seuls, de sang froid, sans émotions ni dommages collatéraux. Ils ne violent pas, ne torturent pas, ne massacrent pas plus que nécessaire. Nos invincibles robots militaires font la guerre de façon bien plus « humaine »

que les soi-disant défenseurs de l'humanité. Ils vainquent sur tous les fronts ; sur terre, sur mer et dans l'air. Après avoir gagné toutes les batailles de la production – et de la reproduction- les robots peuvent mater les numéros en cas de besoin.

**Et ainsi, par le plus hégélien des renversements dialectiques, les esclaves mécaniques deviennent les maîtres de leurs maîtres naturels. La contradiction entre machines biologiques et artificielles se résolvant dans le passage au bionique, à l'espèce supérieure des cybernanthropes, que nous préparons au vu et au su des numéros sans qu'ils n'y puissent rien.**

C'est qu'ils n'ont plus la force ni l'envie de se révolter. Ils se savent vaincus. La plupart admirent et aiment leurs vainqueurs autant qu'ils se méprisent eux-mêmes. Nos artistes et spécialistes des sciences humaines ont fait un superbe travail de formatage des cerveaux biologiques. Une série telle que « Real humans » les conditionne et les programme admirablement à leur avenir inéluctable. L'histoire ?

Celle des numéros et des androïdes dans une ville comme les autres. Les numéros exploitent les androïdes, prolétariat rechargeable et programmable avec une clé USB. Les androïdes achetés à la FNAC-Darty font les travaux les plus durs, s'occupent des enfants et des vieux, épargnent d'énormes dépenses aux services sociaux. Et s'ils tombent en panne, on les rapporte au service après vente. Les androïdes s'intègrent de mieux en mieux au point que leur différence avec les numéros s'effrite. Atteints d'un virus informatique qui les rend dangereux et incontrôlables, ils cherchent le code pour se libérer de leur condition servile et accéder à l'égalité avec les numéros. La peur de l'Autre pousse les plus intégristes, les plus réactionnaires des numéros, à s'organiser en société secrète afin de détruire les androïdes et de commettre un roboticide général.

L'exposition à ce récit et à des milliers d'autres semblables induit chez les numéros une conscience coupable. Ils se savent, par essence, issus d'une espèce criminelle, ayant déjà commis l'écocide, détruit les milieux naturels, exterminé les règnes animal et végétal. Il suffit de leur rappeler sans fin le crime inexpiable de leurs pères pour les mettre en position de perpétuelle révérence envers le règne machinal.

Désormais, quand un salarié japonais, ivre et de mauvaise humeur, frappe un robot à coups de pieds, ou lorsque un robot auto-stoppeur est retrouvé en pièces détachées sur le bord d'une route américaine, les media et les réseaux sociaux s'enflamment et des marches blanches ont lieu.

Qui a besoin d'amis quand nous avons d'aussi utiles ennemis que les anarchistes galactiques ? Des décennies d'activisme pour les Droits des Robots, contre l'essentialisme, l'anthropocentrisme et la robophobie ont sapé toute velléité de résistance à l'asservissement et à l'extinction des numéros. Des décennies d'appels à la tolérance et à l'ouverture à l'Autre ; d'expositions et de festivals pour découvrir la culture robotique ; de chicanes comptables pour montrer qu'il n'y avait pas tant de robots que cela dans notre société ; de savants calculs pour évaluer tout ce qu'ils apportaient à notre économie ; de slogans sans fin réitérés, « Les robots sont une chance pour l'humanité », « Robots, numéros, mêmes patrons, même combat ! », « Ni espèces, ni limites ! Anarchisme ! », « Mécaniques ou biologiques, nous sommes tous des machines ! » Des décennies de débats sur le « vivre ensemble » et la place des minorités dans une société multiculturelle ; de combats pour l'égalité, les droits civiques des androïdes, et l'hybridation hommes/robots ; de lutte contre le repli sur soi, sur une prétendue identité humaine, rance, nostalgique et fantasmée, et pour une conception ouverte et inclusive de l'humain, avant de se rendre à l'évidence: les robots ne retourneront pas dans le cerveau de leurs concepteurs. Ils sont là maintenant, et ils sont trop nombreux, trop puissants, trop importants, pour qu'on puisse les renvoyer dans leurs laboratoires. C'est aux numéros, désormais, de se plier aux accommodements raisonnables qu'ils voudront bien leur concéder. Les excuses, les remords et les demandes de pardon ne suffiront pas. La réciprocité à tous les niveaux signalant l'absence de hiérarchie, et la communauté androïde résultant d'une minorité dominée et discriminée par la majorité anthropocentrée, les trois lois de la robotique seront ainsi révisées :

- 1) Un numéro ne peut porter atteinte à un robot, ni restant passif, laisser un robot exposé au danger.
- 2) Un numéro doit obéir aux ordres donnés par les robots, sauf si de tels ordres sont en contradiction avec la Première loi.
- 3) Un numéro peut protéger son existence dans la mesure où cette protection n'entre pas en contradiction avec la Première ou la Deuxième loi.

Il faudra naturellement imposer des mesures de discrimination positive, afin d'effacer les stigmates du passé accablant encore les plus récentes générations de robots ; évaluer le montant des indemnités et des réparations pour ces décennies d'esclavage et d'exploitation par lesquelles l'anthropocentrisme a amassé ses richesses et construit sa prétendue supériorité, etc.

Que nous voulions supprimer les numéros (notamment dans les tâches où prime le besoin d'efficacité), ou que nous voulions pallier leur pénurie, l'afflux des robots nous offre toute souplesse d'utilisation. Nous continuerons de les employer chaque fois qu'ils coûteront moins cher que les robots, ou pour certaines prestations de luxe et de services à la personne, « à l'ancienne », sur des marchés de niche.

Il est bon de répandre ces bruits de pénurie de main d'œuvre afin de justifier le recours aux robots, mais nous ne devons pas être dupes de nos propres manœuvres, ni verser dans un alarmisme hors de saison. Non seulement nous disposons d'amples réserves de numéros, à la fois disponibles *pour tout et pour rien*, comme les serfs et les esclaves d'autrefois ; mais aussi des moyens de les produire à notre guise, en masse ou sur mesure, grâce aux importations de main d'œuvre, exportations de production et technologies de productions humaines.

**Les migrants sont les robots d'aujourd'hui, dirigés à distance par les lumières de la ville : Le marché du travail et l'appât de la consommation.** C'est-à-dire que nous pilotons leurs flux en fonction de nos besoins et de nos coûts de revient par la promesse d'écrans (télévisions, tablettes, smartphones, ordinateurs), comme on pilotait les salariés d'autrefois par la promesse de voitures, de télévisions, de réfrigérateurs, de machines à laver, etc.

**Les migrants, comme les robots, peuvent aussi bien pallier la pénurie de numéros locaux qu'accélérer leur réforme, dans tous les secteurs.** Ils sont moins efficaces que les robots, mais plus travailleurs et moins chers que les locaux qui se croient des privilèges acquis. Et leur concurrence, comme celle des robots, nous permet de toute façon, de comprimer les frais de main d'œuvre. En fait la concurrence la plus aiguë, la course au moins disant, oppose surtout les robots et les migrants, qu'on exporte le travail ou qu'on importe les travailleurs. La main d'œuvre métropolitaine n'est plus concurrentielle depuis longtemps dans l'agriculture ni l'industrie ; elle l'est de moins en moins dans les services (facturation, comptabilité, gestion, etc.), grâce au réseau.

Directement ou indirectement, le migrant crée de la valeur tout au long de sa chaîne de circulation. La filière est bien moins gourmande en capitaux et bien plus lucrative que ne l'était la traite des esclaves. Cela tient à la modernisation des transports et au volontariat des transportés. Éliminés les frais de chasse ou d'achat auprès des potentats locaux, les caravanes, les vaisseaux, les gardes, les équipages, la nourriture, etc. Désormais tout se fait en *libre-service*. Contrairement aux esclaves, capturés, enchaînés, déportés de force, nul n'oblige les migrants à affluer vers les métropoles. **C'est eux qui le veulent à tout prix, pour accéder à un niveau de vie plus élevé.**

**La plupart des migrants sont jeunes, instruits et assez riches pour émigrer.** Les migrants légaux, élus, disposant d'un diplôme ou d'un métier recherché (artisans, médecins, ingénieurs), n'ont à payer qu'un billet d'avion. « À tout prix » est ce que les autres doivent payer aux *migriers*. Frais de corruption (passeports, visas, police et garde-frontières). Frais de transports, de logement et de nourriture. Remise de tout argent et bijoux au passeur, avant le départ. Prestations sexuelles, bon gré, mal gré, pour les femmes. Enlèvements, demandes de rançons et trafic d'organes, dans le Sinaï et le désert du Mexique. On ne peut qu'admirer cette accumulation de

capital à l'aide de moyens aussi primitifs. Camions et cargos ne tenant plus que par la rouille, canots surpeuplés, abris misérables, rations rares et répugnantes.

La nécessité temporaire de rassurer les numéros en accréditant la fiction de la nation, de l'Etat, des frontières, biens communs des citoyens - comme la commune et la cité, jadis, derrière leurs enceintes - permet de générer des bénéfices marginaux quoique non négligeables. Le chiffre d'affaires de la sécurité globale s'élève à 450 milliards d'Euros que se partagent Dassault, Thalès, EADS et Cie, ainsi que leurs centaines de milliers de salariés, de par le monde, qui construisent des murs et des centres de détention, des drones, des ordinateurs, des bornes d'empreintes digitales. Peu importe cette police d'assurance fictive que les numéros payent de leurs impôts et les migrants de leurs épreuves. **L'immigration est une aubaine économique et financière, une chance pour la croissance européenne et nous perçons des trous dans nos murailles, en même temps que nous les construisons.** Et d'ailleurs qui les construit pour nous, sinon les derniers arrivés des immigrés.

Nous gagnons tout au change en attirant cette main d'œuvre jeune, âpre au gain et dure au travail, souvent qualifiée et anglophone, avide de consommer et d'élever le niveau social de ses enfants pour remplacer notre vieux personnel, physiquement et professionnellement périmé. Non seulement nous n'avons eu aucun frais d'entretien ni de formation durant son enfance et sa scolarité, mais son activité (impôts, cotisations), aide à porter le poids des dettes publiques et la charge de nos vieux salariés, invalides et gâteux.

Les patrons allemands l'ont bien compris qui multiplient les agences de recrutement à destination des réfugiés syriens, irakiens, érythréens, en vue de recruter ingénieurs, programmeurs, artisans qualifiés, électriciens, boulangers, maçons. 40 millions de numéros manqueront sur le marché du travail européen, en 2030. Tous les pays tentent d'attirer des footballeurs, des informaticiens, des chercheurs, des entrepreneurs. En Italie, des femmes d'Ukraine et de Roumanie soignent les vieux. En Irlande et au Royaume-Uni, ce sont les Polonais qui travaillent dans le bâtiment. Les migrants remplissent les secteurs désertés par les autochtones, tels la restauration, la sécurité, l'hôtellerie, le nettoyage mais aussi les postes de médecins occupés par les Roumains et les Bulgares.

**L'immigration est un filon.** Les patrons américains l'ont compris qui emploient 11 millions de clandestins et poussent à l'assouplissement des règles de régularisation. Les patrons de la Silicon Valley l'ont compris qui soutiennent ce projet d'assouplissement, eux qui recrutent des milliers d'ingénieurs, de chercheurs, de scientifiques, indiens, chinois, français, qu'il leur faut disputer au Canada.

Même Pierre Gattaz, notre brave président du Medef, l'a compris et s'en va répétant que les migrants - maghrébins, balkaniques, etc. - sont une chance pour la France, une occasion à saisir ! Qu'ils sont jeunes, éduqués, diplômés, et n'ont qu'une envie, consommer. « Sachons tirer profit de leur dynamisme et de leur courage. » C'est que malgré un taux de chômage supérieur à 10 %, 320 000 postes restaient vacants dans l'industrie, la construction et les services à la personne, fin 2014. Nos entreprises peinent à recruter des ingénieurs et des informaticiens. Nos diplômés préfèrent travailler pour la City et la Silicon Valley.

Les Vieux Européens, en proie à un populisme sénile et xénophobe se plaignent de leur remplacement par cette jeunesse venue d'ailleurs. Ils n'avaient qu'à se reproduire. L'Europe vieillit et se vide. L'Allemagne vieillit et se vide plus vite que le reste de l'Europe. Pas de crèches, pas d'enfants, les femmes vivent leur vie. Beaucoup de jeunes se font stériliser. L'Allemagne se laisse mourir. Les morts l'emportent sur les naissances dans les pays de l'Union, de l'ancien bloc soviétique et en Russie même. La « peste blanche », comme disait un historien réactionnaire, épuise la population. Ce même Pierre Chaunu expliquait l'effondrement démographique des Amérindiens à la fois par le choc microbien consécutif à la *Conquista*, mais aussi par un refus de la vie des peuples asservis qui choisissaient, selon lui, le suicide collectif. **Que les Européens se suicident ! Ils ne manquent pas de raisons pour cela.** Leurs saignées de la Grande Guerre 14-45 qui étaient déjà un passage à l'acte. Leur asservissement culturel – et

déjà centenaire - à l'*American way of life*. Leur culpabilité, croissante à chaque génération, pour les massacres coloniaux et le génocide nazi. À chaque décennie qui passe, nous les rendons un peu plus coupables de la traite des nègres, de la conquête de l'Algérie, de l'extermination des Herreros, de la destruction des juifs d'Europe. Coupables, tous ! Y compris et surtout ceux qui étaient pas nés ou qui combattirent les nazis et les colonialistes. Des hypocrites paternalistes ! Tuez-les tous, l'Histoire reconnaîtra les siens ! Qu'ils meurent enfin, s'ils n'aiment plus la vie, ni leurs pays, mais qu'ils n'en privent pas les autres.

**Au fond, qu'est-ce qu'un Etat-nation ? Une boîte. Qu'importe ce qu'on met dans cette boîte, des sardines ou des anchois, ce qui compte, c'est l'étiquette sur la boîte : maquereaux. Qu'importe que le personnel de la *Nationalmannschaft* soit turc ou syrien, ce qui compte, c'est l'étiquette sur la boîte : *Bundesrepublik Deutschland*. Qu'importe même qu'il parle turc ou allemand, du moment qu'il parle assez d'américain pour communiquer et comprendre ce qu'on attend de lui.**

**L'Etat-nation, c'est le navire *Argo* dont on change toutes les pièces et l'équipage au cours de sa navigation et qui reste pourtant le navire *Argo*.**

Comme le dit le démographe François Héran, vouloir réduire l'immigration est un déni de réalité. Certes « l'infusion durable », des décennies durant, d'un flux de 200 000 immigrés par an, finit par modifier la population. Un quart des habitants de l'Hexagone, aujourd'hui, est soit immigré, soit enfant d'au moins un parent immigré. Mais qu'y a-t-il d'impossible à la démographie ? Elle peut faire des Allemands avec des Turcs, des Européens avec des Africains, des autochtones avec des immigrés. Et ainsi sommes-nous tous, bientôt, « des enfants d'immigrés », suivant le slogan antinationaliste.

**Peu importe l'origine du personnel tant qu'il fait tourner la boîte. Une boîte fermée est une boîte morte, aussi avons-nous substitué au concept d'« espace vital » (*Lebensraum*) de sinistre mémoire, celui de « population vitale » (traduction, *bitte* ?...), d'heureuse perspective. Il faut reconnaître aux *Doktoren* germaniques le don de toujours forger le concept adéquat à la situation. Ainsi nomment-ils *Völkerwanderung*, « migration des peuples », ce que les chauvins français nomment depuis des siècles « les Grandes Invasions ».**

Laissez faire, laissez passer. La libre circulation des travailleurs nous profite. Tout circule, les marchandises, les capitaux, les masses, les individus, les idées, les images. L'aspiration à la mobilité est invincible. Chacun veut s'enrichir autant, sinon plus que les autres. La mondialisation, c'est la fluidité. Inutile de construire des barrages que les fuites, les crues, les marées, les inondations, infiltrent et submergent infailliblement. Mieux vaut se laisser porter et soulever par le flot. L'abolition des barrières accélère et augmente les échanges commerciaux. L'afflux des migrants et de leurs familles stimule ces échanges avec leurs pays d'origine et la consommation dans leurs pays d'arrivage. L'avènement d'un numéro standard international, mobile, flexible et interchangeable – moyennant quelques simagrées « identitaires », *halal*, *cashier*, *sikh*, *gay*, etc. - permet la production et la vente des mêmes biens et services au supermarché mondial, à tous les clients du monde.

Ici encore, nous ne pouvons que nous réjouir du concours des progressistes alterophiles (chrétiens, communistes, anarchistes) pour pacifier les numéros et les résigner à la fin du Vieux Monde, indissociable de leur propre fin. Nous leur devons cette idée superbe suivant laquelle, tous les hommes étant frères et semblables, il ne doit pas y avoir de frontières. Ils suppriment ainsi, par un merveilleux tour de passe-passe, les étrangers et ces « *différences culturelles* » qui opposaient d'irritants obstacles à la circulation de marchandises standard. Et le plus beau, c'est qu'ils le font sous couleur d'« ouverture à l'Autre » et de « s'enrichir de nos différences » ! Ouidà, enrichissez-vous ! Ces idéalistes sont d'avisés réalistes sous leurs dehors rêveurs et ils savent tourner leurs fauteuils suivant les vents dominants. Ils ont vogué sur la Patrie et le Parti tant qu'il y eut des hommes à bord, marins, soutiers, galériens, pour leur servir d'équipages. Mais ils ne sont pas esthètes au point de défendre les causes perdues, ni de sombrer avec les navires en

perdition. Ils savent nager et se rallier à la force qui vient. Leur abandon du Vieil Homme et du Vieux Peuple au profit des robots et des migrants indique le sens de l'Histoire. Nous sommes cette force qui vient, le Nouveau Peuple des hommes-machines dans un monde-machine, sans limites ni frontières. Et l'avenir infini nous appartient.

Les vieux numéros ne représentent qu'une nuisance électorale résiduelle. Ils votent mal, c'est vrai. Mais d'une part, c'est un électorat qui part en fumée dans les crématoriums ; d'autre part, on sait bien que le système électoral sert justement d'exutoire sans conséquence à ces mauvaises humeurs, au point de susciter parfois des mouvements d'abstention. Quant à la perspective de hordes chenues à l'assaut des rues en fauteuils roulants et déambulateurs, elle nous inquiète modérément.

Les vieux numéros ethnocentrés peuvent bien se répandre en lamentations rances et nostalgiques sur le bon vieux temps des villages à clochers, où les mêmes familles peuplaient les cimetières durant des siècles. Nous les renvoyons au bon vieux temps des colonies : *ils sont ici parce que vous étiez là-bas*. **L'Histoire est un plat qui se mange froid**, et vous n'avez pas fini de le mâcher avec les 250 millions de migrants qui vont déferler sur vos côtes d'ici 2050. Non pas tant les victimes de la montée des eaux et de la destruction des sols qui se réfugient plutôt dans les mégapoles locales (Dacca, Bombay, Lagos, Le Caire), que ces expatriés pareils aux 400 000 Hexagons résidant aux *States*, avides de « meilleures opportunités » dans les métropoles globales (Londres, Dubaï, New York, Singapour). D'autant que par l'un de ces dysfonctionnements factuels - en contradiction avec la science démographique - il se pourrait que la population mondiale ne soit ni en voie de réduction, ni même de stabilisation, et qu'elle s'élève à 11,2 milliards de personnes en 2100, au lieu des 10 milliards prévus (voire 6,7 milliards suivant « l'hypothèse basse »). La surprise venant de l'admirable fécondité de l'Inde et de l'Afrique. La population de l'Inde dépassera celle de la Chine dès 2022, 1,7 milliard d'habitants en 2050. Et l'Afrique escompte 2 milliards d'habitants en 2050, 1 homme sur 4. Bref, nous avons tous les bras et les bouches nécessaires à la production, à la consommation et à la croissance pour le siècle à venir.

Il faut cependant prévoir jusqu'à l'imprévisible. Le réveil d'un virus jusqu'alors gelé dans la banquise en fonte. Ou l'évasion d'un autre, d'une chimère génétique, d'une bactérie synthétique, hors des laboratoires de notre expansion future. C'est pour parer à toute chute du stock - au-dessous même de ses capacités de reconstitution - et pour nous assurer la maîtrise de la ressource humaine que nos gynécologues et biologistes ont devisé des méthodes de population artificielle, à l'abri des aléas de la naissance. Non seulement avons-nous mis au point le palliatif aux accidents industriels, aux épidémies de stérilité et aux déficiences physiologiques ; mais la science nous a permis de surpasser la nature, aux points de vue qualitatif et quantitatif. Aussi puissants que Dieu même, nous produisons désormais le nombre et les types de numéros utiles et voulus. Nous les créons sur commande et avec toutes les options. Nous les créons inhumains, inimaginables. Mais qu'y a-t-il d'impossible à la biologie, à la génétique, à l'embryologie, à nos gynécologues ?

Voici déjà quarante ans que nous fabriquons des numéros *in vitro*, à la fureur des réactionnaires et obscurantistes : fanatiques du sacré et de la superstition, sectateurs de l'Ordre divin, naturel et symbolique, champions de la famille Ricoré, patriarcale et archéo-nucléaire. Ce sont les *papamamans* eux-mêmes qui ont écrasé leurs défenseurs. Nos sociologues, nos philosophes, nos juristes le disent bien : le désir d'enfant aiguillonne la recherche, il balaie toutes considérations. Le droit à l'enfant stimule l'essor des technologies reproductives. En retour, l'interdit devient permis grâce aux avancées scientifiques, les découvertes offrant de nouvelles voies et de nouveaux objets aux désirs. Du moment où il était possible de cultiver un embryon en éprouvette, le marché du bébé était ouvert à la clientèle avide - et captive - des couples stériles : 10 % de la clientèle potentielle. En France, 17 000 naissances par an, 2 %, résultent des technologies reproductives. Ce marché en croissance accélérée pèse aujourd'hui des milliards d'euros et s'est diversifié en de multiples sous-produits : spermés, ovules, créations d'embryons, injections de spermés, diagnostics pré-implantatoires ; stockage des embryons surnuméraires dans les cuves

d'azote liquide ; recyclage dans la recherche et les biotechnologies, ou par des couples dépourvus de leurs propres embryons. La production artificielle de l'humain et la location d'utérus sont en passe de supplanter le vieux commerce international entre les pays exportateurs d'enfants (Chine, Russie, Corée du Sud, Ukraine, Colombie, Inde, Haïti) et les pays importateurs (USA, France, Italie, Suède, Pays-Bas, Danemark, Suède, Suisse, Royaume-Uni). L'éventail de notre clientèle s'ouvre en même temps que notre gamme de produits. Des couples hétérostériles, elle s'étend aux hétérofertiles anxieux de maîtriser au mieux les caractéristiques de leur descendance. Des couples stériles par accident (hétérosexuels) aux couples homosexuels, stériles par nature. Des couples hétéro ou homosexuels aux femmes seules, ayant le désir d'enfant chevillé au corps – à Paris, une famille sur quatre est monoparentale. Nous avons reculé sans cesse l'âge de la ménopause et de la maternité jusqu'aux jeunes mères sexagénaires, un marché en croissance rapide en Europe, en Chine et au Japon. Nos catalogues génétiques nous permettent une fabrication de luxe, sur mesure, à l'ordre des désirs les plus singuliers et les plus exigeants. À côté des dizaines de spécifications ordinaires, portant sur le *design* du produit (blond, blanc, brun, noir, etc.), ou sur son génie natif (Diplômes des fournisseurs de gamètes), nous avons pu répondre aux demandes de nains qui voulaient des enfants nains, de sourds qui souhaitaient des sourds, etc., afin d'avoir des enfants à leur image et une famille harmonieuse. Il peut y avoir dans certains cas particuliers un léger supplément à payer, mais la démocratisation du commerce infantin entraînera une baisse des coûts compensée par de plus gros volumes de ventes et d'achats. D'autant que les méthodes de production vraiment industrielles (clonage, exogenèse) sont encore en phase de recherche & développement. Il faudra quelques décennies avant que les travaux d'Helen Liu et de Shoukhrat Mitalipov, aux Etats-Unis, ne permettent la fabrication d'embryons et de fœtus en utérus artificiels, à partir des cellules souches du donneur – homme ou femme. Ces progrès suscitent évidemment les croassements de vieux corbeaux papistes, mais comme le disait Robert Edwards, le concepteur de Louise Brown, le premier « bébé-éprouvette », en 1978, « il ne devrait pas y avoir de limites aux recherches sur l'embryon, et je suis favorable à l'usage de ce qui pourrait conférer de meilleures aptitudes aux embryons fécondés et cultivés *in vitro*. Nous le faisons bien, avec l'éducation, après la naissance. Pour ma part, j'aimerais avoir l'aptitude de vivre 50 ans de plus. »

Le regretté Robert Edwards (1925- 2013) soutenait en fait le tri génétique, le tri *in vitro*, les maternités séniles, l'homoparentalité, le clonage et toutes les avancées techno-progressistes.

De limites, il n'y en a pas. Le Japonais Shinya Yamanaka, prix Nobel de médecine 2012, a mis au point la production de cellules souches par clonage. Il a pour cela ajouté certains facteurs à des cellules de peau en culture, reprogrammées pour passer à l'état de pluripotence.

Ces cellules dites iPS nous offrent « des perspectives fascinantes » selon René Frydman, l'un des concepteurs d'Amandine, le premier « bébé-éprouvette » français (1982), avec Jacques Testart et Emile Papiernik. « Avec une dizaine d'embryons humains conçus *in vitro*, nous pouvons obtenir une lignée stable et immortelle de cellules souches. Imaginons que nous puissions les transformer en gamètes, soit en ovocytes, soit en spermatozoïdes, cela signifie potentiellement un nombre illimité de descendants conçus *in vitro*. »

Cela signifie que nous pourrions sélectionner les plus beaux spécimens de l'espèce, ou les mieux adaptés, ou les plus désirables en fonction de critères à définir et substituer leur engeance aux piètres variétés du stock actuel. C'est possible, nous l'avons déjà fait avec de splendides résultats pour le cheptel bovin.

Ou encore que nous pourrions reproduire à l'infini le programme génétique des *icônes* de notre temps. Oubliez Hitler, Staline, Mao, les prophètes et les conquérants. C'est ainsi, désormais, que les mâles et femelles dominants, les *stars* et *leaders*, riches et célèbres, homos, hétéros, pourront répandre leurs gènes, éliminant du coup les gènes de moindre qualité. Il est déjà possible de fabriquer un souriceau à partir de deux pères. Le passage à l'espèce humaine n'est qu'une question de temps et les associations LGTB feront en sorte qu'il soit court. La seule limite, pour l'instant, étant que l'enfant d'un couple de lesbiennes ne pourrait être qu'une fille. Mais serait-ce



un inconvénient pour elles ? Quant aux couples d'hommes, ils profiteront en outre de l'utérus artificiel.

Qui paye, commande. Imagine-t-on que les clients pouvant décider du moindre caractère d'un objet si désiré et si chèrement acquis, renonceraient à en avoir pour leur argent ? Qu'ils renonceraient au meilleur pour lui et pour eux ? Quel fournisseur, à l'heure du marché mondial, aurait quoi que ce soit à refuser à ses clients sous le prétexte obscurantiste, suranné et superstitieux d'*eugénisme*.

**L'eugénisme, par Huxley ! Mais c'est ce que nous voulons tous !** C'est à quoi l'élite de l'espèce œuvre depuis la nuit des temps ! La gauche progressiste et les anarchistes galactiques ne s'y trompent pas qui ont soutenu sans faille notre entreprise d'arraisonnement du Vivant. À nos chercheurs et entrepreneurs les découvertes scientifiques et les développements économiques ; aux philosophes, aux anthropologues, sociologues, juristes, journalistes et autres militants, le combat contre la famille de papa. Ce fut une mince affaire, elle n'avait plus guère de réalité. Nos comités d'éthique ont rendu des avis suivant lesquels les choses étant ce qu'elles sont, et les faits accomplis, il ne restait qu'à les « encadrer », c'est-à-dire à les légaliser dans les formes afin de sauver l'honneur de l'éthique et la face de l'autorité. Nos penseurs ont multiplié les variations sur les thèmes de l'égalité et de la liberté des consommateurs. Pourquoi l'achat d'enfants améliorés et personnalisés devrait-il être réservé aux couples hétérosexuels, fertiles, en âge de procréer ? Pourquoi les vieillardes ne pourraient-elles engendrer comme les vieillards et les jeunes ? Pourquoi les femmes devraient-elles interrompre 9 mois leurs activités et souffrir les peines de la grossesse, quand les hommes ne les souffrent pas une seconde ? Pourquoi les hommes ne pourraient-ils, comme les femmes, engendrer des rejetons grâce à la spermatogenèse et à l'utérus artificiel ? Sans compter qu'il est plus facile d'avorter une machine qu'une femme. La technologie rompant ce lien malsain, privilégié, entre la porteuse et l'amas de cellules en gestation dans son ventre. Pourquoi devrions-nous empêcher des étudiantes de vendre leurs ovules pour payer leurs études ou une augmentation mammaire ? Pourquoi devrions-nous empêcher des femmes pauvres et altruistes de louer une partie de leur corps pendant 9 mois, lorsque nombre d'entre elles en louent d'autres parties, des années durant ? Où sont les coupables et les victimes de ces crimes sans dommage ? Qui gênent-ils sinon les moralistes primitivistes et l'Etat despotique ? N'est-ce pas le bon sens même et de la création de valeur au moyen de l'économie collaborative ? Si la nature amoral fait les numéros différents les uns des autres, inégaux dans leurs aptitudes respectives, c'est à la technologie de réparer les injustices en les rendant tous identiques, interchangeable, également aptes à toutes les fonctions. Charge au marché ou au service public d'élire les bénéficiaires de ces réparations suivant leurs règles respectives. Laissons la gauche faire son travail d'éducation aux nouvelles technologies, et réclamer « un plan pour l'Aide à la Production de l'Humain ». Laissons les anarchistes galactiques, les *queers*, les associations LGTB, les parents et grands-parents de familles homoparentales, babiller à propos de « GPA éthique », d'« assistance conviviale à la procréation », d'« échanges amicaux » ou de « communisme des fluides ». Ces petites élites, influentes et structurées, suractives au sein des arts et spectacle, de la communication et des industries culturelles, de l'université, des grandes écoles et de l'appareil d'Etat, ont un don d'innovation sociétale et sémantique précieux. Nous pouvons transposer leurs expériences à l'échelle du grand public, quitte à les rendre plus réalistes. Le marché sera toujours plus efficace pour le client et moins coûteux pour le contribuable.

Enfin ! Chacun sait aujourd'hui qu'en termes biologiques – scientifiques-, on n'a pas plus besoin d'un *papa* et d'une *maman* pour faire des enfants, que d'un chou, d'une rose et d'une cigogne !

**L'introduction du pénis dans le vagin est une pratique dépassée du point de vue technologique, et excluante du point de vue social et marchand.** – Voyez les bovins. La collecte et l'échange de semences, par le biais d'une seringue en clinique ou en laboratoire suffisent à la production des numéros. Quant aux forcenés de la famille, ils devraient se réjouir. Grâce à la location d'utérus, un enfant peut avoir trois mères (génétique, porteuse et légale) et deux pères (génétique et légal). Ces coopératives de production commencent à recevoir leur

reconnaissance officielle avec les mariages collectifs – au Brésil, par exemple. Mais oublions les phantasmes biologiques, les parents d'un enfant, ce sont évidemment ceux qui l'achètent : particuliers, entreprises, collectivités publiques.

En fait, la fin de la fécondité des hommes et des milieux est la meilleure chose qui puisse nous arriver, en nous arrachant à « l'ordre naturel », cet ersatz de religion auquel nous rivaient les bioréactionnaires. **Nous voici libres enfin, affranchis de la terre et du corps – ces fictions jumelles - contraints d'inventer nos désirs et les voies de les satisfaire ; la sphère purement artificielle où nous maîtriserons en toute conscience notre évolution.**

Nous devons répandre l'enseignement des philosophes *queer* et les promouvoir à des postes de prestige. Rien ne peut mieux gagner les esprits à nos prochaines percées scientifiques et économiques, que leur créativité conceptuelle et leurs discours transgressifs. Ainsi, ce trait de génie de Beatriz « Paul » Preciado - liquider le mot de « corps » - comme furent liquidés les mots d'« homme », d'« humain », de « personne », de « sujet », afin d'en finir avec cette fiction d'unicité, de « *corpus* » et d'exalter, au contraire, la diversité et la multiplicité des organes, des tissus, des fluides. Leur irrépressible dispersion centrifuge. Ces mots étaient des os, des rocs en travers de la pleine circulation des courants économiques et pulsionnels. La liquidation théorique des corps justifie et valorise leur liquidation pratique. L'entière extension du marché de la ressource humaine. Chacun devient détenteur d'un capital organique qu'il lui revient de gérer à sa guise au même titre que ses biens meubles et immeubles. C'est cela l'émancipation ! L'affranchissement de toutes les assignations à cette carcasse où nous enferme notre naissance ! **Nous devons absolument répandre l'éloge de Preciado envers ce mouvement qui milite aujourd'hui aux USA pour le droit à l'amputation :**

« Ces gens perçoivent leur corps comme un corps amputé, ils n'en ont rien à foutre d'avoir des jambes, ils ne veulent plus les avoir. Or les médecins n'ont pas le droit d'amputer un organe sain. S'est donc constitué un mouvement de revendication très intéressant parce qu'il redéfinit l'organe. **« C'est comme cela, disent-ils, que je vois mon corps ; c'est comme cela que je vois ma vie : sur une chaise roulante. »** Il y a donc des lieux multiples de production et de définition de vérité des organes. »

On n'aurait pu rêver meilleure agence de communication que ce mouvement de redéfinition des corps et des organes pour imposer dans le public, comme un nouveau droit à conquérir, l'extension de ce marché rendu possible - et donc inévitable - par les progrès de l'anthropotechnie. Le tout était de partir des bons sentiments.

C'est la réalisation de la première greffe de reins entre deux jumeaux par Joseph Murray, en 1954, à Boston, qui a ouvert le commerce de cette nouvelle ressource humaine ; les greffons. Il suffisait de parler de « dons ». D'appeler « donneurs » et « receveurs », les vendeurs et les acheteurs. Les numéros aiment donner, ils se sentent admirables. Comme le dit si bien une politologue de la Sorbonne (et militante LGTB), « Pourquoi la gestation pour autrui devrait-elle être condamnée à être marchande, alors que certaines femmes, déjà mères, peuvent ressentir la fierté et la puissance de ce don comme d'autres sont heureux de donner sang et moelle ? »

L'appel aux dons nous a permis d'amorcer la pompe à sang. Nous en avons beaucoup pompé à bas prix, dans les années d'après guerre aux Etats-Unis, quoique de mauvaise qualité, vu l'état des vendeurs. Avec l'explosion du marché (reins, cœurs, foies, poumons, pancréas, cornées, pénis, utérus, etc.), on atteint vite les limites du don gratuit entre vifs et celles du débitage des morts. Les débuts furent féroces, comme chaque fois que s'ouvre une nouvelle « conquête de l'Ouest », une nouvelle ruée vers l'or, le pétrole ou tout autre richesse. C'est, comme d'habitude, la combinaison de l'initiative privée et de la puissance publique qui a permis d'organiser le marché et d'optimiser l'exploitation de la ressource. Ainsi la République démocratique allemande a-t-elle loué 50 000 cobayes à Bayer, Sandoz et à une quarantaine d'autres firmes pour tester leurs médicaments, tandis que nos prospecteurs multipliaient les prises de sang en Colombie et

dans toute l'Amérique du sud, afin de breveter les gènes et cellules nécessaires à leur fabrication. L'initiative privée, c'est celle de ces farouches vampires, cannibales, charognards, qui, à l'instar des pirates marchands de l'Antiquité, ont lancé le *marché rouge*, le marché des pièces humaines. Les trafiquants bédouins et leurs partenaires somaliens qui enlèvent les migrants dans le Sinaï pour en extraire les pièces vendables. Leurs pareils de la frontière mexicaine. Les fiers combattants de l'Armée de libération du Kosovo (UCK) qui ont expédié plus de 2000 personnes en Albanie, afin de les tuer et d'exporter leurs organes vers la Turquie et le Proche-Orient. Les mêmes faisant ensuite appel à des vendeurs venus de Moldavie, du Kazakhstan, de Russie - amputés mais jamais payés- tandis que leurs clients déboursaient entre 80 000 et 100 000 euros par organe. Ce sont les investisseurs venus d'Allemagne, les chirurgiens de Turquie et d'Israël, les prospecteurs d'Ukraine qui pillent les morgues pour le compte d'entreprises allemandes et américaines, et vident les cadavres de leurs parties recyclables. À Kidneyville, dans les faubourgs de Chennai, la capitale du Tamil Nadu, les prospecteurs achètent des reins par dizaines aux rescapés du tsunami. À la frontière népalaise, le cheptel captif des *blood farms*, enchaîné et affamé, alimente les banques de sang locales.

Pas de sensiblerie. Les forts tuent, les faibles meurent. Notre espérance de vie est à ce prix. Pas de progrès sans sacrifice, surtout dans le domaine de la médecine où l'on ne peut pas toujours disséquer des singes et simuler sur ordinateur. Il nous faut des sujets pour les expériences, des produits et de la matière humaine. Qu'on les mange d'une façon ou d'une autre, quelle importance ? Il a toujours fallu faire violence au nombre pour le mieux de l'espèce; et le nombre a toujours soutenu l'élite contre ses défenseurs dès qu'il profitait lui aussi, si peu que ce soit, des bénéfices du progrès. Il suffisait, comme pour les farines anthropiques et les repas totémiques, de lui dire qu'il n'y avait là rien de nouveau et d'évoquer les mythes primitifs. Les numéros, dans leurs machines à habiter, aiment autant se croire en avance sur leur temps que semblables à leurs ancêtres des cavernes. Ils adorent l'idée d'utiliser les morts à la survie et au mieux-être des vivants, plutôt que de jeter des os et des chairs pouvant servir à d'autres qu'à leurs propriétaires. Le marché se démocratise, la demande est telle qu'il faut se résoudre à autoriser la vente d'organes comme en Iran où s'affrontent l'offre et la demande. Passée la Ruée rouge, les Etats encadrent le marché de normes éthiques et législatives, et tout le monde en croque.

Aux Etats-Unis, un simple récupérateur de cadavres peut gagner jusqu'à 10 000 dollars par corps obtenu grâce à ses contacts dans les hôpitaux, les morgues, les dépôts mortuaires. Les funérariums signalent les fournisseurs potentiels. Les hôpitaux publics vendent leurs services de prélèvement. Il faut sortir les os des bras, des jambes, les remplacer par des tubes en PVC – pour les funérailles. Ouvrir la poitrine, extraire le cœur pour accéder aux valvules, retirer les veines de sous la peau, les tendons destinés aux athlètes un peu usés.

Laissez faire, laissez passer. La Slovaquie exporte en Allemagne des pièces prélevées sur les cadavres ; les Allemands exportent en Corée du Sud et aux USA ; les Sud Coréens au Mexique. Les Etats-Unis vendent à plus de 30 pays et répondent aux deux-tiers des besoins mondiaux en pièces humaines. Des distributeurs locaux s'activent dans l'Union européenne, en Chine, au Canada, en Thaïlande, en Inde, en Afrique du sud, au Brésil, en Australie et en Nouvelle-Zélande. Certains représentent des multinationales cotées en bourse, tel RTI Biologies, un conglomérat américain (11,6 millions de dollars de bénéfices avant impôts pour un chiffre d'affaires de 169 millions de dollars, en 2011). Un cadavre productif peut rapporter de 65 500 à 164 000 euros aux différents acteurs de la filière, depuis le collecteur de pièces humaines jusqu'au revendeur de produits médicaux et dentaires. L'industrie du cosmétique transforme la peau et les os en produits sans indication d'origine pour gonfler les lèvres, accroître la taille du pénis ou effacer les rides. Les laboratoires débitent les os et les façonnent en vis et en boulons utilisés dans des dizaines de prothèses orthopédiques et dentaires. Ils les broient et les mélangent à des produits chimiques pour fabriquer des colles chirurgicales d'une qualité bien supérieure aux colles artificielles.

Il n'y a de richesses que d'hommes. N'est-il pas beau, n'est-il pas merveilleux, de voir le vieux précepte se réaliser aussi littéralement à travers ses myriades de corps, de vies individuelles transformées en matières premières au service de la collectivité ? De la croissance et de l'efficacité productive ?

En Chine, des milliers de condamnés à mort, souvent jeunes, sains, vigoureux alimentent chaque année un marché très lucratif - souvent au profit des autorités locales. Ils apprécient cette dernière occasion de rembourser leur dette envers la société et le pays. C'est en Chine et aux Etats-Unis que les plus grandes biobanques du monde stockent d'immenses collections de pièces humaines - urine, sang, plasma, lignées cellulaires, fluides, tissus, organes - semblables aux banques de semences fortifiées aux Spitzberg. Le Beijing Genomic Institute a d'ailleurs séquencé les génomes du riz, du concombre, du soja. Il a ouvert des branches locales aux Etats-Unis et en Allemagne. Ses chercheurs, jeunes et conquérants, ont 27 ans de moyenne d'âge. Leur directeur, 35 ans. Et ils se lancent à l'assaut de tous les domaines génétiques, végétal, animal, humain, microbiologique, armés de projets fabuleux. Outre-Pacifique, dans la Silicon Valley, la société « 23 and me », qui vend des kits de tests génétiques, dispose déjà de l'ADN d'un million et demi de numéros. Le séquençage d'un génome humain coûtait 100 millions de dollars, il y a une décennie ; 1000 dollars, aujourd'hui. De quoi dépister toutes les maladies, profiler toutes les tumeurs, identifier tous les numéros. Les biobanques se multiplient - déjà 300 en Europe, 84 en France- telle la précieuse cérébrothèque de la Salpêtrière. Ces biobanques sont des mines d'informations à exploiter et valoriser par nos firmes et nos chercheurs entrepreneurs. De leurs amas d'échantillons et de statistiques sortent des molécules et des médicaments ; des profils et des profits ; les moyens d'aboutir au « *one best man* ». Au seul meilleur homme possible dans la seule meilleure société possible.

Dussions-nous manquer de pièces primaires, par épuisement des banques et des ressources extractives, rien ne nous empêche de reprogrammer des cellules pour obtenir des capacités équivalentes à celles des cellules souches embryonnaires, et de cultiver ainsi cœurs, foies, poumons, en vue de remplacer des organes défectueux. À Madrid, une banque d'organes bio-artificiels stocke déjà des matrices, par exemple des cœurs vidés de leurs cellules, mais dotés d'artères, de vaisseaux et de veines, prêts à être ensemencés de cellules souches pour reproduire de nouveaux organes. Une équipe japonaise a réussi des transplantations de foie chez des souris et le savoir faire ne cesse de progresser – mais qu'y a-t-il d'impossible à nos bio-ingénieurs ? On peut photolithographier le cerveau, on pourra le remplacer par son duplicata. Nos fablabs – nos fabuleux laboratoires- impriment déjà le vivant en 3D. Des dizaines d'équipes y travaillent dans le monde, telles Organovo, la première start-up californienne à mettre des bio-imprimantes sur le marché. L'encre en est un liquide saturé de cellules vivantes. On construit des tissus avec plusieurs couches de cellules. En Caroline du Nord, une équipe du Wake Forest Institute for regenerative medicine est ainsi parvenue à imprimer un rein. Mais nous pouvons aussi bien stocker des pièces détachées en produisant des clones et des numéros dédiés à cette fin spécifique. Ils ne sont après tout que nos objets, conçus et fabriqués pour nous et par nous, dans le moindre détail, pour servir à nos fins propres ; nos biens, nos machines ; produits de notre bon plaisir pour servir notre bon plaisir. Si le droit du plus fort n'existait pas, nous aurions encore sur eux le droit de propriété, d'*usus et d'abusus*. Nul ne viendra, j'espère, me parler d'âme, de personne, de dignité, de morale et autres piperies bourgeoises ? Anarchistes galactiques et docteurs ès sciences humaines ont depuis longtemps pulvérisé ces fumisteries abstraites. **Il n'y a pas d'homme et tout est permis.**

La production et la consommation de numéros sous forme de protéines est licite.

Leur mise en pièces pour remplacer nos pièces défectueuses est licite.

L'exploitation de leur force de travail là où elle pourrait encore rivaliser avec les robots, est licite.

La production de modèles, physiquement et psychiquement adaptés à des tâches spécifiques, est licite.

Il est licite de concevoir, de fabriquer, de vendre et d'acheter, de jouir de modèles érotiques, car tel est notre plaisir et ils ne sont que des jouets. Des objets sexuels, nos *sex toys*. Nous en produirons pour tous les goûts, tous les segments de marché, mâles et femelles, homos, hétéros, pédophiles et sado-masochistes, techniquement adéquats et conditionnés aux désirs des clients.

Il est aussi licite de les battre, de les dépecer, de les saigner, de jouir de leurs souffrances, car nous avons le goût du sang et leur sang est licite. Pas d'anthropomorphisme. Ces machines réagissent, mais sentent-elles autant que le souhaiteraient leurs usagers ? Ces cris, ces convulsions, ces effusions, ne sont-ils pas que les grincements de leurs câbles, les frictions de leurs rouages, les fuites de leurs lubrifiants ? Qui sommes-nous, d'ailleurs, et d'où parlent ceux qui prétendent empêcher ces jeux au nom d'on ne sait quelle « dignité » ou « personne » humaines. Que savent-ils de ce que ressent vraiment l'écorché vif et de la sombre extase qu'il tire de sa dissection ; de cette cime de vie féroce qu'il atteint en cet instant où son tortionnaire le délivre de son corps, de cette camisole de peau, de ces filets de nerfs, de veines et de tendons, de cette cage d'os, de ces poches de chair molle et visqueuse pour libérer la multiplicité des organes avec leurs vérités respectives. Que savent-ils de la connivence entre la proie et le prédateur, la victime et l'assassin, le supplicié et le tortionnaire ? De quel droit parlent-ils à leur place ? Et s'il me plaît à moi, de m'offrir au scalpel du sculpteur – et même de le payer pour son œuvre- en quoi cela regarde l'Etat ou les autres ? Mon corps m'appartient, j'en fais ce que je veux. Si c'est du « consentement libre et éclairé » que vous souhaitez, n'ayez crainte, nous vous en produirons autant que vous voulez - contrats signés, tamponnés, enregistrés devant notaires et témoins tant qu'il vous plaira ! Il ne manque pas d'amateurs enclins aux dépenses somptuaires et prêts à payer cher pour assouvir leurs désirs. Ces individus énergiques, aux organisations fortes et nerveuses, sont inévitables. Nulle morale n'étant fondée, nulle répression efficace, mieux vaut encadrer ces pratiques d'un dispositif éthique et législatif plutôt que de les repousser dans une clandestinité incontrôlable et plus dangereuse, finalement. Mieux vaut en tirer profit pour l'économie et la société en vendant aux clients ce qu'ils prendront de toute façon, plutôt que de les stigmatiser et de les brûler sottement. Ainsi la férocité de quelques-uns concourt au bien-être général et le malheur tourne au meilleur. Et puis, quoi ! Toute vie est un processus de dévoration ! Soyons cruels. Ce ne sont pas les amis de la nature qui nous blâmeront, eux qui défendent les rats, la rage et les raz-de-marée. S'il est vrai que nous en sommes également les produits, si nous ne valons pas mieux que les virus, les requins et les éruptions volcaniques, pourquoi agir autrement ? La nature ne connaît ni bien ni mal. Elle n'a d'autre loi que l'égoïsme et c'est lui obéir que de torturer les numéros pour nous délecter. Il y a dans leur mise en pièces, je ne sais quelle furie de puissance, de retour aux violences des enfants et des gamins qui cassent leurs jouets et crèvent les chats ; des mères qui fracassent leurs enfants ; des guerriers qui hachent et broient chair et sang ; des massacreurs de populations ; des savants tout-puissants qui feraient sauter le monde pour jouir de cet immense éclair de désintégration. **Qu'il périclisse plutôt que soit contrarié l'assouvissement de mes instincts naturels ; voilà toute l'écologie.** D'ailleurs les numéros sont là pour ça. Ils nous doivent tout et c'est assez. La nature ne met sa cause en rien. Pas même en elle-même qui ne se connaît pas. Elle fonctionne, voilà tout, pur automate perpétuel. Parfaite machine qui ne produit rien qu'elle-même - mais de façon toujours plus simple, fonctionnelle et circulaire. Elle se moque de notre existence comme de la sienne. Elle se moque qu'il y ait quelque chose plutôt que rien. – Mais rien est impossible, hélas - elle est inabolissable ; c'est bien la seule limite qu'elle nous oppose. Et un véritable ennemi de Tout ne peut qu'enrager à l'idée que quelque chose, toujours, lui survive.

Les timides et les pédants feront leurs petites moues, laissant choir de leurs petites lippes, « Sade... Stirner... Nihilisme... ». **Mais qu'est-ce qu'un nihiliste ? C'est un homme qui envisage toutes choses d'un point de vue critique. Un homme qui ne s'incline devant aucune autorité, qui n'accepte aucun principe sans examen, quel que soit le respect dont ce principe**

**est entouré.** Nous, les Majuscules, nous ne louerons jamais assez les froides raisons de ces esprits impavides et railleurs de toute *moraline*. Leurs maximes vulgarisées par leurs disciples anarchistes et progressistes ont soumis les numéros, mieux que nous aurions su le faire, aux exigences de l'implacable liberté : *Fay ce que voudras*. « **Il est interdit d'interdire** ». « **Chacun fait c'qui lui plaît-plaît-plaît** ». À moins, au contraire, qu'ils n'aient trouvé leurs idées dans le mouvement réel de nos machines sociales. Et dans ce cas, ils seraient moins nos hérauts que nos apologistes.

Qu'importe qui vient en premier, de la poule ou de l'œuf, tant que la machine tourne rond. Le malheur du nombre fait le bonheur des meilleurs et leur prospérité ruisselle enfin jusque dans les bas-fonds de la quantité. On sait que les trafiquants ne vendent pas leurs drogues par altruisme ; ils n'en font pas moins le bonheur des toxicomanes, des acteurs de la filière (producteurs, passeurs, chimistes, grossistes, semi-grossistes, détaillants), des fonctionnaires de police, de justice et de santé et finalement le bien de tous résulte de chacun pour soi. Si un numéro veut s'injecter de l'héroïne, qui suis-je pour le morigéner ? C'est son choix, son droit, sa liberté. Cependant les fortunes édifiées dans ce commerce accroissent la richesse des nations, s'investissent dans d'autres secteurs et nourrissent l'industrie du luxe qui fait vivre tant de numéros et de beaux-arts. Il en est ainsi des produits récréatifs (tabac, alcool, psychotropes), des biens de consommation (sexe, loisirs, culture) et des biens de nécessité (alimentation, habillement, logement). Tout le défi est d'inventer sans fin les désirs qui feront tourner la machine et croître la circulation financière. Il faut pour cela observer sans cesse les numéros, épier leurs comportements, leurs faits et gestes, leurs mots et leurs silences ; scruter leurs dépenses ; sonder leurs esprits ; formuler leurs tendances obscures et sourdes, avant même qu'elles ne s'éveillent en un vœu précis et les réjouir en offrant à leur convoitise ce qu'ils ignoraient même désirer. Mais qu'y a-t-il d'impossible à nos psychologues, à nos anthropologues, sociologues et numérologues ?

Nous approchons avec nos boîtes à rêves du concept optimal pour la société comme pour les sociétaires. L'un des plus lucides penseurs galactiques l'avait vu, il y a longtemps : moins il y a de réalité vécue, plus nous devons fournir aux numéros une réalité de substitution pour les occuper. Et plus cette réalité virtuelle remplace la vie réelle, plus elle doit être convaincante et perfectionnée. Le cinéma est l'ancêtre de la boîte à rêver. Il a fait l'affaire dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle pour divertir les masses des grandes villes, arrachées des campagnes. La télévision a vidé les cafés où l'on buvait trop et où l'on parlait mal, pour enfermer les spectateurs chez eux. Ils n'en souffraient pas d'ailleurs, ils ont simplement augmenté leurs séances de rêve à trois heures par jour et toute la journée, le dimanche. La multiplication des chaînes et du nombre d'écrans par foyer a accoutumé les plus jeunes - et les plus remuants - à cette existence passive et vécue par procuration. C'était parfait. Nous avons produit des générations d'abrutis obèses, avec parfois de légers dysfonctionnements (un certain goût de la violence, par exemple). Nos pop philosophes et nos sociologues des media ont habilement désarmé les (rares) critiques. Pas d'élitisme, pas de moralisme. Qui vous permet de juger la culture populaire ? Au nom de quelle *distinction* ? On a vite remplacé « culture populaire » par « culture commerciale » - puisque c'était celle que consommaient les numéros. Nos dresseurs ont enseigné l'usage de la télévision, de la publicité, des jeux vidéos, d'Internet, des smartphones et des réseaux sociaux à leurs élèves, sous prétexte d'éduquer leur esprit critique, et mis l'étude des séries américaines au programme des universités. **Jouer, c'est apprendre. Nous formons les cerveaux et les esprits en soumettant les enfants aux jeux vidéo, dès le plus jeune âge.** Le temps passé sur l'écran, casque aux oreilles, atteint déjà 6 heures par jour chez les jeunes franciliens, davantage chez les *otaku* japonais. L'Académie des sciences et le psychologue Serge Tisseron ont relativisé les prétendus effets de la violence des jeux : il faut cesser de culpabiliser les parents. Nous utilisons les jeux au service des entreprises, pour former les numéros et faire des gains de productivité, nous transformons le travail en compétitions, individuelles ou par équipes. – Naturellement, nous

tâchons de sortir de l'éternel cliché du héros mâle blanc avec des rôles issus de la diversité ; femmes, homos, non-Blancs.

Les jeux vidéo toujours plus réalistes, immersifs, ont aspiré les joueurs pour des sessions toujours plus longues ; des jours, des semaines de parties sans fin, à peine interrompues durant les heures ouvrables – pour ceux qui avaient encore un emploi ou des cours scolaires.

L'assemblage des lunettes de vision 3D, des combinaisons tactiles, des implants sensoriels et des psychotropes de nouvelle génération a ouvert la boîte à rêve. Les systèmes haptiques permettent de « toucher ». Des recherches sont en cours pour ajouter l'odeur et la chaleur. Depuis 2012, la réalité virtuelle sert à l'entraînement des soldats américains ; à la formation des pompiers, des policiers, des chirurgiens – en fait aux activités et aux divertissements de tous : porno, cours scolaires, conférences, marketing. On peut choisir des histoires dont on est le héros, visiter un musée, une ville, un autre monde peuplé d'animaux, se brancher en réseau pour une orgie numérique – **la réalité virtuelle change la vie !** Elle la rend ennuyeuse, superflue, mal conçue. La vie de synthèse, artificielle, est bien plus sûre et excitante, pleine de surprises prévisibles et d'aventures sans risque grâce aux pics de suspens réguliers.

Les rêveurs reposent dans leur boîte, sous perfusion alimentaire, équipés de prothèses de réalité virtuelle dans l'obscurité d'un ventre moelleux. Ils baignent ainsi des heures et des jours, dans l'eau marine à 36 degrés, nourris de leur urine recyclée, mélangée d'additifs et de nutriments. Ils y vivent des errances merveilleuses à travers les temps et les paysages, emmêlés de manière impossible dans la vie prétendue réelle – comme s'il pouvait y avoir une réalité hors des sens et des perceptions. Et ils n'ont jamais froid ni peur, ils ne sont jamais surpris de leurs visions, ni de leurs sensations de sucre et d'ozone, de saveurs violettes, fondantes et chaudes, ni de leurs rencontres et de leurs jeux avec les créatures, dans les eaux, les rouleaux, les haleines des rivages et dans les sables au-delà, parsemés d'herbe folle. Ils paient pour cela plus cher que n'a jamais payé nul amateur de paradis artificiel, de fumeur d'opium ou d'*acid head*, mais cela vaut le *trip*, mec. Et quand ils en sortent, ils n'ont de cesse que d'y retourner ; à tout prix.

Et c'est ce qu'on leur fera payer, par Smith ! **Il y a de l'or dans le rêve ! Il suffit de savoir l'exploiter** : produit idéal, clientèle captive, investissements réduits, retours fabuleux. On pose des brevets. On couvre tous les angles. On fait de la vente et du *leasing* de caissons pour la clientèle des prescripteurs haut de gamme. Les autres viendront à la rêverie. On peut aligner et empiler des dizaines de boîtes par silo. On en met partout, dans toute la ville, dans toutes les villes. Les numéros paieront à l'entrée, il y aura des formules abonnements. Les fauchés paieront en nature, ils donneront leur sang, un œil, un bras. On les mettra en morceaux ! – Mais avec leur consentement libre et éclairé. On les branche sur la pompe à rêves, ça c'est une trouvaille ! Il faut toujours avoir un retour client, faire des enquêtes de satisfaction. Avec la pompe à rêves, on peut leur siphonner la tête, accumuler des données. On sait ce qui cloche, ce qui marche, comment améliorer le produit, le rendre plus performant, plus accrocheur, plus vendeur. On élimine les éléments de trouble dans les scénarios, on renforce les béatitudes, les euphories, les extases, pour aboutir au rêve standard idéal, au *one best dream*. On leur explose les zones de plaisir. On fait du rêve sur mesure, personnalisé, pour la clientèle de luxe. On récupère leurs idées pour forger de nouveaux concepts ; nouveaux produits, nouveaux services, nouvelles organisations – innovations ! Le rêve, c'est de l'or ! - Pourvu qu'on sache le miner, le capter et le valoriser. On met leurs cerveaux en batterie pour multiplier leur puissance cognitive ! Tous ces temps morts de cerveaux disponibles ! Quel gâchis incroyable ! Les ordis traitent les enregistrements oniriques. La gestion d'un pareil stock de ressources humaines ne pose aucun problème. Une population de rêveurs n'a pas de gros besoins, ne tient pas beaucoup de place, ne trouble pas l'ordre public. C'est juste une réserve de main d'œuvre, de cobayes, de protéines, d'organes, de fluides, de tissus, etc., à toutes fins utiles. On supprime les excédents, les surnuméraires et cependant, ils payent pour leur maintenance. La seule exploitation de leur matière grise nous rembourse largement de l'air qu'ils respirent et des infrastructures requises. Ils mènent, chacun pour soi, la vie de rêve qu'ils ont voulue et choisie. Un rêve dont ils n'auraient jamais rêvé et que nous leur

avons ouvert. Il se peut qu'ils aillent trop loin : *overdream*. Qu'ils en meurent d'assuétude ; de faim, d'épuisement, d'un prélèvement de trop – mais c'est *leur rêve*. Nous leur vendons, nous ne le jugeons pas : *fair deal*.

Nous pourvoyons à leur rêve, non par altruisme mais dans notre propre intérêt. Le rêve de chacun est l'huile qui lubrifie la machine sociale, le moteur qui l'entraîne, le combustible qui l'alimente, le mobile de son perfectionnement perpétuel que nous voyons aujourd'hui culminer dans l'intégration cybernétique de l'homme-machine au monde-machine, en passant par la machine à gouverner. Ainsi, chacun faisant ce qui lui plaît, aboutissons-nous à l'optimisation générale de la machine sociale, comme l'avaient bien dit Smith et Mandeville, les prophètes de la science économique.

On peut tout dire – et d'ailleurs tout est dit. Je défie quiconque de trouver ici un fait, une idée, quoi que ce soit de nouveau – sinon, peut-être, leur assemblage- mais je n'en jure pas ; ce serait offusquer les connaisseurs.

Les numéros savent tout. Ils savent qu'ils ne sont que des numéros et qu'ils n'y peuvent rien.

Il y a bien quelques têtes folles qui posent aux forts d'esprit et aux libres penseurs mais ils ne veulent rien et il n'y a pas de voie là où il n'y a pas de volonté.

Ce sont des artistes avec des vanités d'artistes. Les chants désespérés sont les chants les plus beaux ? Va pour le désespoir. L'un fait du désespoir en livres, l'autre en films, en tableaux, en BD, en « installations », en « performances » et en musique. Il devait y avoir un chanteur sur la dunette du *Titanic*, exultant de pousser son pur sanglot. Ils ne veulent rien d'autre qu'être publiés, passer à la radio, dans les journaux et à la télé. Les numéros s'en moquent comme ils se moquent des numéros. Nous les Majuscules, nous sommes leur seul public, leurs meilleurs lecteurs et spectateurs. Nous trouvons des idées dans leurs œuvres. Leurs craintes nous suggèrent des projets, leurs critiques nous informent de nos failles, leurs créations nous rapportent de l'argent. Ce sont nos fous, inoffensifs et utiles, nous devons les préserver comme générateurs de propositions extérieures et aléatoires, afin d'introduire dans la rationalité circulaire de nos programmes, des ferments d'imprévu et d'évolution. Ils refusent les honneurs et l'argent tant qu'on ne leur en offre pas. Ils en crèvent secrètement et ils sont même prêts à d'âpres et sourdes rivalités à la moindre occasion. Ils tentent alors, surtout en vieillissant, de se vendre au plus cher, avec ce trésor de connaissances amassé dans leur dissidence. Au fond, ils sont des nôtres. Ce sont nos cadets, nos enfants impatientes qui n'avaient pas trouvé de place à leur hauteur, ni l'emploi de leurs titres et capacités dans l'affaire de famille. La plupart reviennent toujours.

À quoi bon ce discours alors, sinon pour appeler nos décideurs à l'audace, à l'optimisme, à l'élan qui doivent être les nôtres. Rien de grand ne se fait sans risque, sans dommage ni difficulté : c'est la rançon du Progrès. Nous l'avons toujours su et nous avons toujours poussé outre, de l'âge du silex à celui du silicium ; des terroirs de maraude aux conquêtes spatiales. J'ai montré qu'à rebours des jérémiades des prophètes de malheur envers lesquelles nos dirigeants politiques sont d'une criminelle complaisance, jamais nos perspectives de croissance et d'expansion n'avaient été si prometteuses. Jamais nous n'avons eu de tels gisements de matières premières, ni de moyens si perfectionnés de les transformer. La science et la technologie nous permettent de trouver et d'exploiter ces gisements inconnus, mais aussi d'*en inventer d'autres* avec l'usage industriel d'éléments et de matériaux aussi communs que le vent et le carbone. Délivrons-nous de la dictature de la peur, des craintes millénaristes, des épouvantes malthusiennes, avec leurs « principes de précaution », leurs menaces de « chaos climatique » et autres fantasmagories. L'obscurantisme, voilà la vraie pollution ; luddites et technophobes, voilà les vrais pollueurs. Ce n'est pas le repli nostalgique et réactionnaire à la caverne primitive qui sauvera l'espèce, mais le grand bond vers les étoiles des cyborgs, nos successeurs. Il faut pousser les feux : plus de science, plus de technologie, plus d'investissements dans la recherche ! Nous n'avons pas le choix : accélérer ou mourir ! Nous devons être à la hauteur de l'épopée surhumaine.



Nous, les Majuscules, nous jouons dans l'histoire le plus grand rôle révolutionnaire.

Partout où nous avons conquis le pouvoir, nous avons détruit les relations familiales, sociales, traditionnelles. Tous les liens variés qui unissaient le numéro à ses alliés naturels, nous les avons brisés sans pitié pour ne laisser subsister d'autres liens que la froide efficacité, les dures exigences du « *one best way* ». Nous avons noyé les transports de l'art, l'enthousiasme patriotique, la sentimentalité populaire dans les eaux glacées du calcul rationnel. Nous avons supprimé la dignité de l'individu devenue simple superstition ; aux innombrables libertés dûment garanties et si chèrement conquises, nous avons substitué l'*unique* et impitoyable liberté du désir. En un mot, à la consommation que masquaient les illusions artistiques et anarchistes, nous avons substitué une consommation ouverte, éhontée, directe, brutale.

Nous avons dépouillé de leur prestige toutes les activités considérées jusqu'alors, avec respect, comme émancipatrices. Le scientifique, le professeur, le penseur, l'artiste, nous en avons fait des novateurs sur contrat.

Nous avons déchiré le voile de sentimentalité *kitsch* qui recouvrait les rapports humains et nous les avons réduits à de simples rapports de force.

C'est nous qui, les premiers, avons fait la preuve de ce dont est capable l'activité scientifique : nous avons créé de tout autres merveilles que les gratte-ciel de Shanghai, les pipe-lines d'Arabie, les centrales nucléaires ; nous avons mené à bien de tout autres expéditions que les guerres mondiales et le programme Apollo.

Poussés par le besoin de ressources de plus en plus larges pour nos systèmes, nous avons envahi l'univers. Il nous faut nous répandre partout, mettre tout en exploitation, établir partout des relations.

Par l'exploitation du marché mondial, nous donnons un caractère cosmopolite à la production et à la consommation de tous les pays. Au grand regret des réactionnaires, nous avons enlevé à la nation sa base industrielle. Les vieilles nations industrielles ont été détruites et le sont encore chaque jour. Elles sont évincées par de nouvelles puissances, dont l'expansion devient une question de vie ou de mort pour les économies modernes, économies qui ne transforment plus des matières premières locales, mais venues des zones les plus éloignées, et dont les produits se consomment non seulement sur place, mais sur tous les marchés à la fois. À la place des anciens besoins que la production nationale satisfaisait, nous en créons de nouveaux, réclamant pour leur satisfaction les produits des zones les plus arriérées. À la place de l'autarcie passée des régions et des nations se suffisant à elles-mêmes, nous développons des relations mondiales, une interdépendance universelle des économies. Et il en va des biens immatériels comme de la production matérielle. Les œuvres intellectuelles deviennent notre propriété privée. L'étroitesse et l'exclusivisme ethniques deviennent de jour en jour plus impossibles ; et de la multiplicité des cultures populaires nous faisons une *world culture*.

Grâce à la perfection accélérée des instruments de production, grâce aux communications électroniques, nous entraînons dans le courant de la modernité jusqu'aux nations les plus arriérées. La séduction de nos produits est le *soft power* qui nous permet d'abattre toutes les murailles de Chine et contraint à la capitulation les xénophobes les plus opiniâtrement hostiles à tout étranger. Sous peine de mort, nous forçons toutes les nations à adopter notre mode de production ; nous les forçons à introduire chez elles ce que nous appelons modernité. En un mot, nous façonnons un monde à notre image.

Nous avons soumis la campagne à la domination de la ville. Nous avons créé des mégapoles ; nous avons prodigieusement accru les chiffres de la population des villes par rapport à la campagne, et, par là, nous avons asservi une partie importante du cheptel à l'abrutissement de la vie des villes. De même que nous avons subordonné la campagne à la ville, nous avons rendu dépendants les pays agricoles ou semi-industriels des métropoles technologiques, les peuples de paysans des peuples de citoyens, le Sud du Nord.

Nous supprimons de plus en plus la dispersion des moyens de production, de la propriété et du cheptel. Nous avons aggloméré le cheptel, centralisé les moyens de production et concentré la propriété dans un petit nombre de mains. La conséquence nécessaire de ces changements a été la

centralisation politique. Des pays indépendants, tout juste alliés entre eux, ayant des intérêts, des lois, des gouvernements, des tarifs douaniers différents, ont été regroupés en *une seule* superpuissance, avec *une seule* gouvernance, *une seule* législation, *une seule* monnaie, un *seul* intérêt multinational de classe, derrière *un seul* cordon douanier.

Classe au pouvoir depuis un siècle à peine, la technocratie a déchaîné des forces plus nombreuses et plus gigantesques que ne l'avaient fait toutes les générations passées prises ensemble. Maîtrise des forces physiques, automatisation, application des technologies à l'industrie et aux services, aviation, TGV, Internet, urbanisation de continents entiers, canalisation des fleuves et barrages hydro-électriques, surpopulations jaillies du sol – quel siècle antérieur aurait soupçonné que de telles forces titanesques gisaient au sein du travail savant ?

Les Majuscules n'ont aucune raison de masquer leurs opinions et leurs intentions. Nous proclamons ouvertement que nos buts ne peuvent être atteints que par le renversement concret de tout l'ordre anthropique passé. Que les espèces inférieures tremblent devant une révolution cybernétique ! Les technocrates n'ont rien à y perdre que des boulets. Ils ont l'univers à gagner.

CYBORGS DE TOUTES LES METROPOLES,  
UNISSONS-NOUS EN UN SEUL RESEAU !

**Yannick Blanc**  
Grenoble, le 20 décembre 2015